

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 310.—SAMEDI, 12 AVRIL 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. JULES JOSEPH-TASCHEREAU FRÉMONT, MAIRE DE QUÉBEC

Photographic J. E. Livernois.—Photo-gravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 AVRIL 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — L'album de Né-pomucène : monologue en trois temps, par Chs.-M. Du-charme. — Poésie : Prédiction, par Frid Olin. — Les écrivains de toutes les littératures (suite). — Miss Nel-lie Bly. — Aventures de chasse, par E. Petitot. — Nos gravures. — Le voyageur-interprète, par P.-G. Roy. — Choses et autres. — Primes du mois de mars : Liste des numéros gagnants. — Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite), par Jules Verne ; Le Régiment (suite).

GRAVURES : Portrait de M. Jules-Joseph-Taschereau Fré-mont, Maire de Québec. — La fabrication du sucre d'érable en Canada. — Portraits : M. Olivier Holme. — Mlle Nellie Bly. — Gravures de nos feuilletons.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	88
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A dater du 3 mai prochain, LE MONDE ILLUSTRÉ sera publié à seize pages au lieu de douze.



* * La fin du monde approche ; dans trois jours le 14 de ce mois, tout sera fini.

C'est du moins ce qu'annonce un brave Améri-cain, un peu toqué, probablement, mais qui nous avertit le plus charitablement et avec la meilleure foi du monde, que lundi matin, Chicago, New-York, Boston, Washington, et autres villes, commenceront la représentation en disparaissant complètement.

Le prophète ne parle pas des autres pays, et pour cause peut-être, car je le soupçonne d'être très peu ferré sur la géographie ; il y en a, comme cela, un peu partout, comme je l'ai prouvé il y a quelques semaines.

Au demeurant, un très brave homme, un très honnête homme que cet Américain, qui est sans doute aussi un peu homme d'affaires.

L'annonce de la fin du monde n'a rien de bien étonnant en elle-même, car nous y sommes habitués depuis l'an mille, mais ce qui l'est d'avantage, c'est qu'il se trouve toujours des gogos qui ajoutent foi à cette prédiction.

Ceci est tellement vrai que j'ai lu, il y a huit jours à peine, dans un journal américain, que dans une petite ville de l'Ouest, la propriété avait baissé de cinquante pour cent de valeur, rien que par suite de cette nouvelle.

Pourquoi cinquante pour cent ? Pourquoi pas davantage, pourquoi ne pas la réduire tout de suite à zéro ?

Mon Dieu ! c'est bien simple : c'est que l'on conserve toujours un certain espoir que tout n'ira sans doute pas aussi mal qu'on ne le croit, et qu'il faut se réserver une poire pour la soif.

* * Vous souvenez-vous avec quels frissons, nous avons lu autrefois, en étudiant l'histoire, les ter-reurs de l'an mille ?

Oh ! ce dût être une terrible nuit que celle qui précéda le grand jour fixé pour l'anéantissement de la race humaine !

On relisait les écritures : " Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation, que celui qui lit comprenne, que ceux qui seront alors dans la Ju-dée s'enfuient dans les montagnes, et que celui qui sera sur son toit ne descende pas dans sa mai-son, ou n'essaye pas d'y entrer pour prendre ses ri-chesse ; que celui qui sera dans son champ ne re-vienne pas en arrière pour emporter ses vêtements. Priez alors pour que cela n'arrive pas pendant l'hiver ; car ces jours de tribulation seront tels que jamais on n'en aura vu de semblables depuis le commencement du monde. Alors verra le soleil s'obscurcir, et la lune ne donnera plus sa lumière, et les étoiles du ciel tomberont, et les colonnes du firmament seront ébranlées "

" On attendait, dit Michelet, le captif attendait dans le noir donjon, dans le sépulcral *in pace* ; le serf attendait sur son sillon, à l'ombre de l'odieuse tour ; le moine attendait dans les abstinences du cloître. Tous souhaitaient sortir de peine, à n'im-porte quel prix "

L'attente était tellement général, on était sin-cèrement convaincu que tout allait finir, que nombre d'actes et de chartes du moyen âge com-mencent par ces mots : " A l'approche du soir du monde "

Mais l'an mille passa, le soleil se leva radieux comme tous les jours, l'épouvante se calma et le monde, la terre, continua à rouler dans son cercle ordinaire.

* * Par monde, on entendait la terre seulement, mais la terre n'est qu'un point dans l'immensité et sa disparition ne changerait pas grand chose dans l'univers.

" Cet événement, dit Flammarion, n'aura pas l'importance qu'on lui attribuait jusqu'ici. L'uni-vers étoilé ne subira à la fin de notre monde ni transformation ni cataclysmes, et ne s'apercevra point d'un si mince détail. Si demain matin, par exemple, nul être humain ne se réveillait, si l'hu-manité était soudain couchée toute entière dans la tombe, nos voisins de Venus et de Mars eux-mêmes ne s'en apercevraient pas. L'existence même de notre planète n'est connue que des habitants de Mercure, de Venus, de Mars et de Jupiter. De Saturne, le petit globule terrestre est invisible sous le soleil. De toutes les étoiles aucune ne peut nous voir ; et notre soleil lui-même n'est, vu de leur dis-tance, qu'une petite étoile imperceptible. Après la fin de notre monde les étoiles continueront de scintiller dans les cieux, la vie de rayonner dans l'espace infini, et l'univers marchera comme main-tenant, sans même que nulle pierre mortuaire puisse être posée dans l'espace, pour indiquer la place où la terre aura vécu et pensé pendant des siècles.

Que les autres planètes, que les étoiles soient ha-bitées, cela est très possible et même des plus probables, mais quoi qu'il en soit, il est certain que, sans même penser à la disparition de la terre, c'est nous qui devons disparaître.

C'est là la chose la plus claire pour nous et nous devons agir en conséquence, dans la prévision pro-chaine de cet événement.

Quant à la fin du monde prédite par notre Amé-ricain, vous savez ce que j'en pense.

* * Je vois qu'il est question de former une société ayant pour but d'établir un système de correspondance dans tout le Canada, au moyen de pigeons voyageurs, et que le commandant de l'E-cole militaire de Kingston fait appel à toutes les personnes qui s'intéressent à ce genre de commu-nications.

Des colombiers seraient établis à Windsor, Lon-don, Goderich, Sainte-Catherine, Toronto, Peter-boro, Ottawa, Montréal, Sherbrooke, Québec, Kamouraska, Rimouski, Colebrooke, Fredericton, Saint Jean, Chatham, Sainte-Anne, Gaspé, Pictou et Halifax.

L'idée est excellente, et il est à désirer que le Canada se mette, sous ce rapport, sur le même pied que les autres pays, car il est peu de nations

qui n'aient pas maintenant de service de pigeons voyageurs.

Voici quelques renseignements historiques sur cette matière qui ont été publiés en France, en 1874, dans le *Journal Officiel*, ils sont intéres-sants :

Sans remonter jusqu'à la colombe de l'arche, on cite un athlète de l'île d'Egine qui, se rendant aux jeux Olympiques, emporta avec lui un pigeon enlevé à ses petits. Après sa victoire, il le lâcha en lui attachant un ruban de pourpre. L'oiseau retourna le même jour vers son nid. A Rome, ceux qui faisaient courir dans le cirque pour la course des chars, mais qui ne pouvaient assister eux-mêmes à la lutte, en-voyaient à leur place des amis ou des serviteurs, qui empor-taient des pigeons ou des hirondelles tirés du lieu même où était retenu le propriétaire de l'attelage. A la fin du spec-tacle, on lâchait un ou plusieurs de ces oiseaux, teints de la couleur du parti qui avait remporté la victoire. Par le retour des oiseaux à leur nid, le maître était informé de son sort : il appréciait s'il avait gagné ou perdu. Le siège de Modène par Antoine, en l'an 43 av. J.-C., vit cet usage appliqué pour la première fois à l'art militaire. Le consul Hirtius envoya ainsi à Decius Brutus, commandant la ville, une lettre attachée au col d'un pigeon par un fil de soie. A son tour, Decius Brutus dépêcha au camp des consuls un pigeon porteur d'une missive attachée à l'une de ses pattes. On sait que l'ancien l'ancien a fait allusion à cette manière toute nouvelle de correspondre avec les siens en temps de guerre, lorsqu'il a dit dans son *Histoire naturelle* : " A quoi servent " les remparts, et les sentinelles, et le blocus, et les filets " tendus à travers le fleuve, quand on peut faire parvenir " des nouvelles à travers l'espace ? "

Une fois connu, ce procédé ne pouvait manquer d'être mis en pratique dans les places assiégées. Toutefois, c'est seulement en 1098 que les chrétiens venus pour conquérir Jérusalem eurent pour la première fois connaissance de cette invention. Le château d'Azar, entre Antioche et Edesse, était au pouvoir des infidèles ; le commandant désirait pourtant se rendre aux chrétiens ; c'est par pigeons qu'eurent lieu, entre musulmans, les négociations pour la reddition de la place. Tout le monde connaît l'épisode de la colombe pour suivie par un oiseau de proie et tombée sans vie au mi-lieu des chrétiens, quand ceux-ci arrivèrent dans les plaines de Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Arc ; ils trouvèrent sous son aile un billet dont le contenu leur révéla les projets des mu-sulmans. C'est cet épisode que le Tasse a immortalisé dans le XVIII^e chant de la *Jérusalem délivrée*. Pendant le siège de cette même ville de Ptolémaïs, siège qui dura deux ans (1189-1191), le fameux sultan Saladin se servit de pigeons. Le débarquement du roi de France, Saint Louis, en Egypte fut mandé au sultan du Caire au moyen de pigeons. Il en fut de même des différentes phases de la bataille de Mansou-rah, si désastreuse pour les chrétiens. Mais déjà le puissant sultan Noureddin (1169-1173), fondateur d'un vaste em-pire, sentant le besoin d'être informé au plus vite de ce qui se passait dans ses Etats, venait d'établir, surtout en Egypte, un service de poste aux pigeons admirablement organisé. Par ses soins, des tours s'élevèrent de toutes parts. Ces tours étaient des colombiers ayant chacun un directeur et des veilleurs qui, nuit et jour, épiaient l'arrivée des pigeons. L'entretien des colombiers, des pigeons et de leurs gardiens coûtait des sommes considérables. Ces postes aériens étaient établis de douze en douze lieues : on les appelait *bérid*. Quand il s'agissait d'envoyer une nouvelle importante au sultan, on prenait un des pigeons messagers et on lui attachait au col, avec un lacet, une petite boîte en or mince comme du papier, dans laquelle on mettait une lettre écrite sur du papier de soie très-fin, qui portait le nom de *papier d'oiseau* ; on y inscrivait la date du jour et l'heure à laquelle le courrier était expédié. On envoyait d'ordinaire la dépêche en double, c'est-à-dire par un second pigeon.

Quand la distance était un peu longue, le gardien de chaque bérid était tenu d'inscrire à l'encre l'heure à la-quelle le courrier avait passé. Les pigeons du sultan étaient marqués de son chiffre sur les pattes et sur le bec. L'espèce la plus recherchée était celle de l'irak, c'est-à-dire des pigeons blancs à colliers, les plus intelligents et les plus faciles à apprivoiser. Ils valaient mille pièces d'or la paire. Il était sévèrement recommandé aux gar-diens de ne pas détacher eux-mêmes les messages apportés par les oiseaux ; c'était le maître qui se réservait ce droit, dont il était fort jaloux ; dormait-il, le gardien avait ordre de l'éveiller ; était-il en chasse, on lui portait le message ; aussi les guetteurs des bérids étaient-ils continuellement sur leurs gardes, examinant avec anxiété l'horizon.

Les colombiers élevés par les sultans d'Egypte dans le but d'établir un service postal entre l'Egypte et la Syrie, et dont Volney a donné le catalogue dans son *Voyage en Syrie*, tombèrent peu à peu en désuétude ; mais l'usage de la correspondance par pigeons subsista. Les Européens fixés dans le Levant en tirèrent bon parti. Maillet, consul de France en Egypte et inspecteur des établissements français dans le Levant au XVII^e siècle, raconte dans ses *Mémoires* que, de son temps, on élevait à Alexandrette des pigeons qu'on utilisait pour être averti, dans l'intérieur des terres, de l'arrivée des navires marchands. L'anec-dote suivante avait cours dans la colonie : Un jour, à la chasse, un négociant abattit un de ces oiseaux, porteur d'un papier où il était dit que la noix de galle, alors em-ployé pour la teinture, était devenue fort rare en Angle-terre. Le chasseur, qui était en même temps spécula-teur, profita de l'avis, et gagna 100,000 écus. Un autre Français, le chevalier d'Arvieux, envoyé extraordinaire de Louis XIV à la porte Ottomane, consul d'Alep, d'Alger de Tripoli et autres lieux, et auteur des mémoires très curieux sur ses voyages, constatait de visu, en venant prendre possession de son poste consulaire à Alep, l'emploi de pigeons comme porteur de nouvelles. Au XVIII^e siècle, c'est par ce moyen que l'arrivée des navires à Alexandrette

était signalée. La factorie anglaise d'Alep surtout se servait de ce mode expéditif. On inscrivait sur une bande de papiers les détails les plus intéressants, tels que le nom du navire, l'heure de son arrivée, etc., et ce papier était attaché sous l'aile de l'oiseau.

Pendant la terrible guerre franco-prussienne, les pigeons voyageurs ont rendu des services qui auraient pu être plus importants si on avait été mieux organisé.

L'expérience des sièges de Paris, Strasbourg etc., a porté ses fruits et le service des pigeons voyageurs en France et en Allemagne, constitue tout une administration qui relève du ministère de la guerre.

Leon Liden

L'ALBUM DE NÉPOMUCÈNE

MONOLOGUE EN TROIS TEMPS

Foi de Népomucène, c'est à n'y rien comprendre. Mon horloge est devenue d'une lenteur désespérante. J'ai beau l'encourager, l'exciter de l'œil, lui faire les promesses les plus alléchantes... peine inutile ! Elle fait *tic tic*, mais elle ne va pas plus vite en besogne ; vous verrez qu'elle ne parviendra jamais à digérer cette demi-heure. Et moi qui suis pressé... pressé comme tout amoureux qui a hâte de voir arriver l'heure de voler vers sa belle ! Au fait, elle ne sait rien aussi... si je lui disais que c'est aujourd'hui la fête de Perpétue... de Perpétue Belleimage, peut-être changerait-elle d'allure. Oui, ma petite horloge, c'est aujourd'hui la fête de ma blonde Perpétue, un joli brin de fille, va ! si tu la voyais, tu loucherai comme moi... et je l'aime, j'en fais des extravagances ! Aussi, il me tarde de lui présenter mon cadeau, un cadeau de circonstance, certes, un album, un magnifique album à tranche dorée, avec des feuillets roses ornés de joncs verts dans les coins. Il n'y a rien de plus distingué dans le moment. C'est ce que m'a dit du moins Onésiphore, le garçon du gros docteur du village. Ah, il en sait long Onésiphore, sur l'étiquette, bien plus long que notre maire qui se mouche avec ses doigts en plein conseil et fume du mauvais tabac dans une vieille pipe de plâtre — "Népomucène me disait souvent Onésiphore, tu es un garçon intelligent, assez instruit, mais tu as le malheur de rester à la campagne, dans un bout de pays où l'on ignore généralement les raffinements du bon ton. Sans un ami bien renseigné tu feras sûrement des bourdes dans le monde. Tu peux m'en croire, et je te conseille fortement, dans les cas graves surtout, de toujours venir me consulter, tu sais, je suis toujours prêt à te rendre service, et puis, je connais mon code mondain même mieux encore que Mme de Bassanville."

Perpétue, devant avoir ses seize ans à la Chandeleur, je songeai naturellement à lui ménager une petite surprise en lui faisant cadeau d'une belle bague ou d'une riche *épinglette*, mais, me dis-je, si j'allais me fourvoyer. On ne sait pas, présenter de ces choses là, c'est peut-être contre l'étiquette. C'était grave et j'allai tout de suite consulter Onésiphore — "Tiens, fit-il, cette bêtise, présenter des morceaux de cuivre à sa blonde. Achète-lui un album, mon cher, un album avec de la belle peluche rose et de beaux rubans bleus. C'est du dernier goût, au moins, et puis tu passeras pour un garçon connaissant les bonnes manières." Et voilà comment, ma petite horloge, je devins possesseur de l'album que je brûle de porter à sa destinataire. Mais quoi, tu marques déjà sept heures et demie. Que tu es complaisante !... tu m'as compris enfin. Pour ta gentillesse, tiens ! demain je te dirai tout... tout : les belles façons de Mlle Perpétue Belleimage et les triomphes de M. Népomucène Beauvez, un couple prédestiné que tes *tic tic* ne devraient jamais oublier. Vite mon paletot, mon bonnet, mes gants... mon album... ah, oui, certes, mon album ! Bonsoir petite horloge ! — *Tic tic, tic tic.*

II

Tout doux, petite horloge. Pas si vite. Elle a le diable au corps, ce soir. Parce que je voudrais

la voir retarder, la voilà partie au galop. Naturellement l'heure d'aller courtoiser Perpétue arrive sur le même train et j'ai encore cette rime à trouver. Je joue décidément du malheur... ah, l'inspiration que c'est chose difficile à attraper. Ce coquin d'Onésiphore, j'aurais bien dû le laisser dormir avec son étiquette de contrebande. Que n'ai-je suivi ma première idée et acheté une bague à Perpétue. Aujourd'hui, je serais libre comme l'air, gai comme un pinson et je ne serais pas exposé à sacrifier ma veillée pour l'amour de deux rimes. Puis, ne voilà-t-il pas deux jours et deux nuits que je m'évertue à pondre un acrostiche... oui, un acrostiche ! moi qui n'ai jamais complété ma classe de versification et qui n'ai feuilleté ma prosodie qu'en amateur. Juge si la machine est rouillée. Pourquoi cet acrostiche, sembles-tu dire ? Ecoute, ma petite horloge, modère tes *tic tic* et je vais remplir ma promesse de l'autre soir et te conter un petit incident de ma dernière veillée. A huit heures précises donc, j'étais en présence de la séduisante Perpétue. Elle était belle à croquer. Inutile de dire qu'elle avait revêtu ses plus beaux atours et fait une bonne provision de propos aimables et de sourires engageants. Mon album surtout, lui causa une joie inexprimable et me valut des yeux... oh des yeux que je n'oublierai de sitôt. Je me félicitais déjà de ma bonne fortune lorsqu'elle se mit à dire naïvement après avoir feuilleté l'album — "Mais, monsieur Népomucène, vous avez oublié le principal ! — Comment, le principal ? Oui, le principal, un petit mot d'amitié souligné de votre nom, sur le premier feuillet. — Un acrostiche, lui souffla malicieusement à l'oreille Onésiphore, qui m'avait accompagné. — "Oh oui, un acrostiche, ce serait coquet, gentil, si aimable de votre part ! " Que faire en pareil cas. Décliner ? Impossible, je n'ai jamais pu rien refuser à Perpétue. Un peu penaud, je rapportai donc mon album, et depuis j'ai tout mis de côté pour *acrosticher*. Mais cela ne fait pas mon dernier vers. Voyons, répétons les premiers, peut-être vais-je rattraper ainsi mon fil inspirateur :

Pareille à dame Tortue,
Élégante Perpétue
Reine d'un cœur embrasé ;

J'oublie la suite, pardon, je me la rappelle à présent, elle débute par une répétition heureuse :

Pareille à dame Tortue,
Élégante Perpétue
Tu roules un œil rusé.
Un artiste aime ta statue
Et moi j'aime.....

Voyons qu'est ce que j'aime le plus en Perpétue : ses yeux noirs ? sa chevelure blonde ? sa bouche, ? sa... tiens, tiens, mais c'est son petit cœur, parbleu, cela ne rime pas avec *rusé* malheureusement. Bah ! glissons encore une épithète, *rosé* par exemple, son cœur n'est peut-être pas tout-à fait de cette couleur là, mais qui va s'aviser d'aller y voir :

Et moi j'aime ton cœur rosé.

C'est cela, c'est bien cela. Une déclaration en règle, c'est ce que je voulais. Une vue d'ensemble, maintenant :

Pareille à dame Tortue
Élégante Perpétue,
Reine d'un cœur embrasé ;
Pareille à dame Tortue,
Élégante Perpétue,
Tu roules un œil rusé.
Un artiste aime ta statue
Et moi j'aime... ton cœur rosé !

Bravo ! pour un novice, ce n'est pas trop mal. Si Perpétue n'est pas contente de son acrostiche, c'est qu'elle sera bien difficile. Ah, Onésiphore croyait de me jouer un bon tour. Il va être surpris. Voici l'heure du départ, vite transcrivons ces vers, et, petite horloge, bonsoir encore. Ménage tes minutes, en attendant. Demain, je te ferai de nouvelles confidences. — *Tic... tic... tic.*

III

Grand galop, petit galop, grand train, petit train, va comme tu voudras maintenant petite horloge. Cela te surprend de me voir sitôt revenu. Hélas, c'est fini, bien fini avec Mlle Perpétue Belleimage elle m'a éconduit, oui éconduit, parce qu'il... parce qu'il y avait le mot *tortue* dans mon acrostiche ! — Mais, mademoiselle, lui ai-je

dit, lisez donc au moins le dernier vers, celui qui renferme toutes mes espérances, tout l'amour que j'éprouve pour vous. — Le dernier vers, le dernier vers, à quoi bon ? vous me comparez à une tortue cela doit suffire, je pense, et comme si je n'étais pas encore assez intelligente pour comprendre, vous prenez même la peine de répéter après le troisième vers :

Pareille à dame Tortue
Élégante Perpétue....

Vous aimez trop les amphibiens, allez leur faire la cour, monsieur, leur carapace sera toujours digne de figurer dans votre album et à vos côtés ; pour moi, je n'ai rien de commun avec ces êtres." Et voilà la récompense de mes deux jours et deux nuits perdus à pâlir sur le nom jadis si cher de Perpétue. Ah j'enrage, j'enrage, quand j'y pense. Tout cela c'est la faute de ce coquin d'Onésiphore. Voilà ce qui arrive lorsqu'on fréquente des freluquets. Pour moi, c'était contre l'étiquette de présenter une bague à Perpétue, mais pour lui c'était tout à fait permis, aussi ne s'est-il pas gêné d'offrir un morceau de cuivre à Mlle Belleimage et cela en ma présence, l'effronté ! Ah je comprends son jeu maintenant. Il voulait me supplanter. Faisons lui acheter un album, s'est-il dit, et écrire un acrostiche. Il va commettre une bêtise, c'est sûr, et j'entrainerai du coup dans les bonnes grâces de Perpétue. Son plan infernal n'a que trop bien réussi. Je ne sais ce qui m'a empêché de lui lancer mon album en pleine figure, lorsque je le vis tout à l'heure rire à gorge déployée de la semonce que me faisait mon ancienne. C'est une leçon, j'en profiterai. Si j'avais acheté une bague au lieu de cet album de malheur : ce soir, je serais revenu le plus heureux des hommes avec la certitude d'épouser Perpétue, dès après Pâques, tandis que... je n'achève pas, c'est trop affligeant. Désormais, je n'irai plus consulter personne, j'agirai par moi-même, c'est le meilleur système. Voilà pourquoi, petite horloge, je dirai toujours aux amoureux que je rencontrerai : "Défiez-vous des albums !"

Ch. M. Ducharme



PRÉDICTION

(ACROSTICHE A Mlle MARIE EMMA A. A. C.... QUI L'AVAIT DEMANDÉ)

Ah ! tu ne savais pas les chagrins de l'absence,
ADieu un amour éloigné le durable tourment,
ELLE n'a pas connu, ta candide innocence,
MA peine qu'on y trouve à demeurer constant...
ENfant tu l'apprendras !... Que ton cœur soit vaillant !

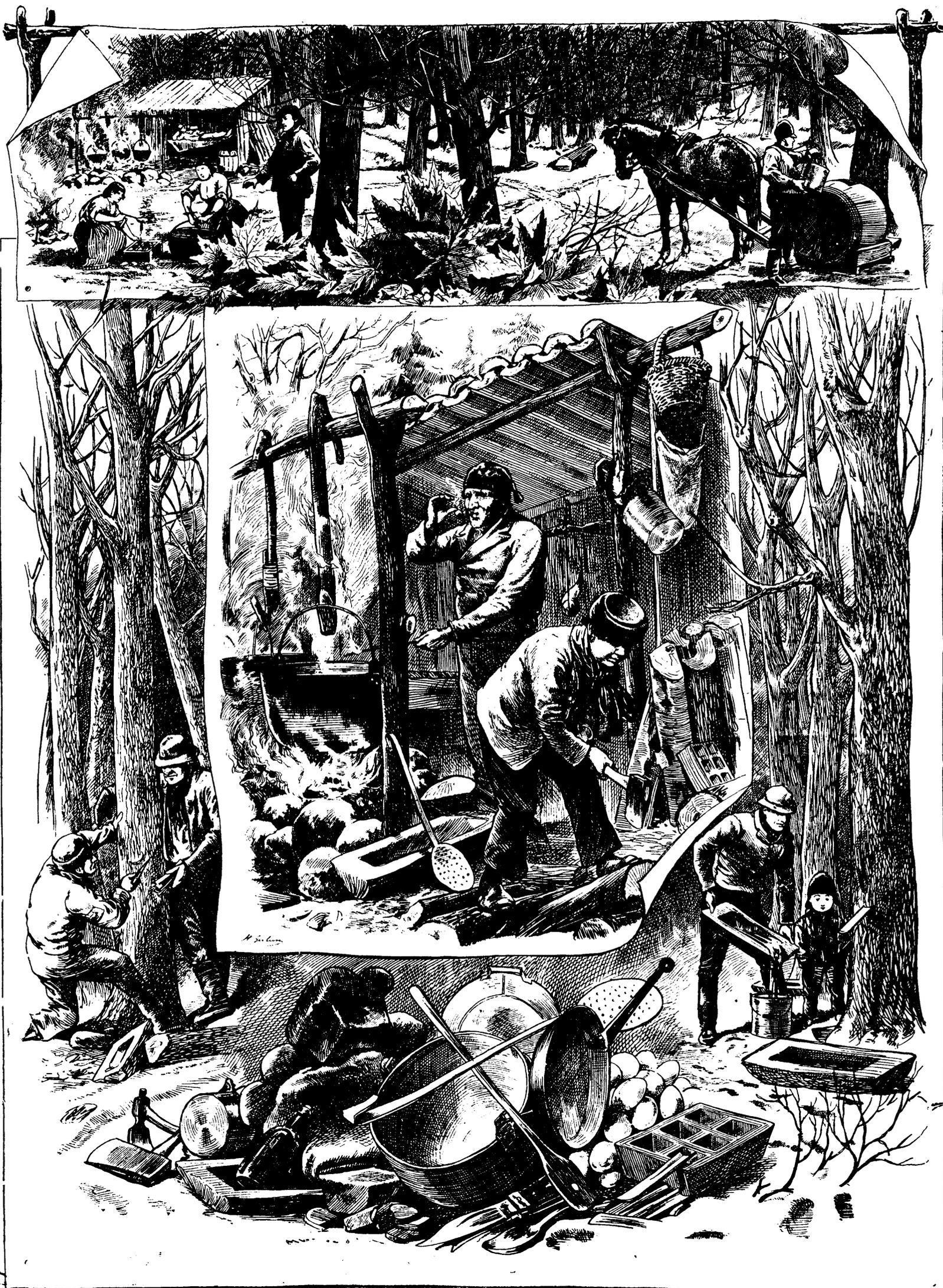
ENVOI

Je l'avoutrai mademoiselle,
C'est bien à moi trop hasarder,
Mais j'ai voulu montrer du zèle.
Je l'avoutrai, mademoiselle...
A vos désirs, aimable belle,
Je viens me rendre sans tarder.
Je l'avoutrai, mademoiselle,
C'est bien à moi trop hasarder !

A combler ce vœu qui m'honore
Que n'ais-je pu mieux réussir ?
Je voudrais mille vers encore
A combler ce vœu qui m'honore !
Ceux-là qu'un doux nom fit éclore
Sont peu, mais s'ils nous font plaisir ?
A combler ce vœu qui m'honore
Que n'ais-je pu mieux réussir,

Recevez les avec clémence,
Dites que vous les pardonnez :
Vous m'avez fait plaisir immense.
Recevez les avec clémence.
Ils sont de bien pauvre apparence
Mes petits vers abandonnés,
Recevez les avec clémence,
Dites que vous les pardonnez ?

Frid. Glun



LA FABRICATION DU SUCRE D'ERABLE EN CANADA

Les écrivains de toutes les littératures

OLIVIER WENDELL HOLMES

Le docteur Olivier Wendell Holmes, fils du révérend Abiel Holmes, est né à Cambridge (Massachusetts), le 29 août 1809 ; il prit ses grades à l'Université d'Harvard en 1829, et se consacra, pendant une année environ, à l'étude des lois. En 1833, il visita l'Europe, et s'étant décidé à échanger Coke et Blackstone contre Galien et Esculape, il suivit plusieurs années durant les cours des hôpitaux de Paris, et fit de laborieuses recherches en rapport avec sa nouvelle profession. En 1835, il retourna à Boston, passa ses examens de médecine à Cambridge, en 1836, fut nommé professeur d'anatomie et de physiologie à Dartmouth-College, en 1838, et succéda au Dr Warren, comme professeur d'anatomie dans la section médicale de l'Université d'Harvard, en 1847. En 1849, le Dr Holmes renonça à la pratique de la médecine. Il passait presque tout l'hiver à Boston et le reste de l'année dans une propriété, qui appartenait autrefois à son bisaïeul, à Pittsfield, dans le comté de Berkshire. En 1886, il a été en Angleterre et on lui a fait fête.



Oliver Wendell Holmes.

Le Dr Wendell Holmes est un des premiers écrivains de l'Amérique anglo-saxonne. Ses compatriotes l'estiment également comme *essayist* et comme poète. Ses débuts dans la presse américaine, qui furent très remarqués, datent de 1836. Son roman d'*Elsie Venner*, publié en 1861, et traduit en français l'année suivante, par M. E.-D. Forgues (*Old Nick*), n'est pas son principal titre littéraire. Ses nombreux recueils de vers, *Earlier Poems* (1830-1836), *Additional Poems* (1837-1848), *Miscellaneous Poems*, et surtout les *Songs in many Keys* (1864), et *Sounding from the Atlantic* se font remarquer par une élévation constante, qui n'exclut pas la belle humeur et assurent à leur auteur une des premières places après l'illustre Longfellow.

Mais l'ouvrage, qui a fait la grande réputation de Wendell Holmes et auquel son nom demeurera impérissablement attaché, est cet *Autocrat of the Breakfast table*, publié périodiquement en 1857, dans les douze premiers numéros de l'*Atlantic Monthly Magazine*. L'auteur entreprit en 1871-72 sous le titre *The poet at the breakfast table*, une nouvelle série d'articles qui est comme le complément de ses premiers *Essais*.

Essais est bien le mot, au sens même où l'entendait Montaigne, qui convient à ses entretiens, à ces propos de table aussi ingénieux que profonds et suggestifs. Voici comment les a appréciés un critique anglais, le Dr Mackenzie.

« L'*Autocrat* est aussi gai, aussi bien élevé et, de plus, aussi philanthrope qu'aucun autre *essayist* moderne. Le sombre et le cynique Hazlitt aurait aimé cet écrivain. Charles Lamb aurait ouvert son cœur à une nature aussi semblable à la sienne. Leigh Hunt, à notre avis, aurait pris un plaisir extrême dans son commerce. Thomas Hood, le grand philanthrope, aurait chéri ce bel et limpide esprit. Dickens, sans doute, l'a lu plus d'une fois, admirant sa maîtrise en notre commune langue,

et par dessus tout, la philosophie pratique dont il est si pénétré. L'*Autocrat*, à tout prendre, est quelque chose de plus qu'un *essayist* ; il est contemplateur, raisonneur, poète, penseur, philosophe, amusant, plein d'imagination, de tendresse—jamais pédant. A quoi tient son grand succès ? A ce qu'il intéresse des esprits divertissement constitués et diverses sortes d'esprits. Il n'était pas besoin d'un surcroît de pièces lyriques, toutes charmantes qu'elles soient, pour montrer que l'*Autocrat* est essentiellement poète ».

Voilà un bel éloge, il n'est que mérité. Malheureusement les traductions littérales des douze *propos de table* du Dr Wendell Holmes, qui sont offerts au public français, sont bien décolorées ; la phrase anglaise, dans les gracieuses méandres où elle s'embarasse volontiers, à une verdeur, une bonhomie intraduisibles. La poésie donnée plus bas, que nous avons extraite d'un des recueils, aura peut-être moins perdu à passer dans notre langue. On y trouvera, doublé d'un ami de la France, l'auteur de la *Dernière feuille*, cette perle que la maison Quantin de Paris a enchassée dans un riche écriin. La meilleure édition de *The Autocrat of the Breakfast table*, désignée sous le nom d'édition de l'auteur (*author's edition*), a paru à Edimbourg, chez David Douglas, en 1886. Aucun travail critique n'a paru en France sur le Dr Olivier Wendell Holmes, à part une notice assez étendue, qui a figuré, en 1885 dans le journal *Le Temps*, sous la signature de Philippe Daryl (Paschal Grousset).

Le Dr Holmes est mort en janvier dernier.

VIVE LA FRANCE

Toast porté au dîner offert à Son Altesse Impériale le prince Napoléon, à Revere House, le 25 septembre 1861.

Terre du soleil et du chant !
Vos cœurs devine son nom ;
Les vœux du banquet sont pour celle
Qui à pleines poitrines nous a versé son vin,
Notre amie loyale, notre vraie alliée
A travers les changements et les chances diverses !
Ainsi, remplissons-les donc nos coupes pétillantes,
A vous mon cri : *Vive la France !*

Sur la tête de nos hôtes en triples plis
Les mêmes couleurs s'étendent,
Où le bras fidèle de la Valeur maintient
Le bleu, le blanc, le rouge ;
Chaque nation a son cimier étincelant
Que refléchet la flamme du matin
[à l'ouest :
Ici ce sont des aigles jumelles prenant leur essort à l'est et
Encore une fois, donc *Vive la France !*

Sœur dans l'épreuve ! qui estimera
Les droits de ta généreuse amitié,
Toi dont le sang a coulé avec le nôtre dans la source,
Qui donna à notre pays son nom,
Jusqu'à ce qu'Yorktown vit, en lignes confondues,
S'avancer nos armées triomphantes,
Et les doubles guirlandes de la victoire entrelacées
Nos bannières ? *Vive la France !*

O terre de héros ! pressés par le besoin,
Nous implorons un don du Ciel
Pour étancher ces blessures qui saignent vainement :
C'est que les sages conduisent les braves !
Evoque un de tes capitaines du passé,
Tiré de la rigide extase de la gloire,
Un homme dont le nom résonne comme le cor
Pour nous éveiller ! *Vive la France !*

Ramasse dans la tranchée le bâton de Condé,
Réveille le puissant Charles Martel,
Ou trouve une main de femme pour empoigner
Le glaive de La Pucelle !
Donne nous une heure du vieux Turenne,
L'appui de la lance de Bayard,
Que dis-je ? Rappelle le chef de Marengo
Pour nous conduire ! *Vive la France !*

Mais chut ! notre Hôte bienvenu ne doit entendre
Que des sons de paix et de joie ;
Qu'aucun écho de colère ne doit troubler ton oreille,
Belle héritière de Savoie !
Encore une fois ! à la terre des armes et des arts,
De la gloire, de la grâce, de la fiction !
Son amour est chaleureusement logé dans tous nos cœurs ;
Dieu la bénisse ! *Vive la France !*

OLIVER WENDEL HOLMES.

Pour vivre en paix dans la société, il faut ouvrir les yeux sur les qualités qui nous plaisent et les fermer sur les ridicules et les travers qui nous choquent.—Mgr LANDBRIOT.

MISS NELLIE BLY



Nellie Bly

Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur présentant aujourd'hui le portrait de Miss Nellie Bly, actuellement à Montréal, et qui vient d'étonner l'univers entier en faisant le tour du monde en soixante douze jours, six heures et onze minutes.

Nellie Bly, dont le véritable nom est Elizabeth Cochrane, est une brunette de vingt trois ans, et demeure à New-York, avec sa mère, qui est veuve. Elle est née en 1867, à Cochrane's Mills, petit village situé dans le comté Armstrong, Pennsylvanie, dont le nom fut donné par son père, M. Cochrane.

Miss Cochrane aime beaucoup l'étude ; son premier article fut publié dans le *Pittsburgh Dispatch*, qui était en réponse à une correspondance intitulée : « A quoi sont bonnes les filles ? » Le propriétaire de ce journal l'engagea alors, et c'est ainsi qu'elle entra dans le journalisme.

Comme nous l'avons déjà dit dans un numéro précédent, Nellie Bly est attachée à la rédaction du *New-York World*. Elle est partie de New-York pour son voyage autour du monde le 15 novembre 1889 et est arrivée le 25 janvier 1890.

AVENTURES DE CHASSE

OURS ET COYOTTES

(Suite et fin)

Ce serait donc le lieu de nous entretenir, mes chers lecteurs, de ces jolis et inoffensifs animaux que les romanciers ont si fort calomniés, et qui ne sont pas même capables de faire trembler le cœur d'un cheval.

Les coyottes des Mexicains, ou loups de prairies (*canis latrans*) ne sont, à proprement parler, que des chacals. Comme cet animal, ils glapissent, vont par bandes, et vivent de faisans, de coqs de bruyères et autre gibier de ce genre qu'ils surprennent endormi. Ils sont tout à fait inoffensifs pour l'homme et les grands animaux. Les Canadiens français les nomment *loups-à-moule*, parce que leur petitesse dispense ces trappeurs d'éventrer l'animal pour en avoir la peau. Ils la lui arrachent tout d'une pièce en la retournant comme un gant ; puis ils y introduisent une forme en bois, ou moule, pour la faire sécher au soleil.

N'importe où l'on voyage, dans les prairies, on rencontre le coyotte, ou du moins on l'entend, matin et soir, saluer le voyageur de ses concerts plus bruyants que terribles.

Sa voix ressemble à celle d'un roquet ou d'un épagneul. Lorsque les coyottes sont réunis en troupe, ils ont la singulière habitude de tourner en cercle en se poursuivant à la queue-leu-leu. Pour peu qu'il y ait le moindre massif de broussailles dans une prairie, n'espérez pas y dormir sans entendre leurs aboiements joyeux. Mais, je le répète, leur innocuité est bien reconnue, et il

faut être romancier pour fausser la vérité au point de faire du coyotte un animal redoutable.

C'était le 6 octobre 1873. Depuis huit jours j'avais quitté le fort Carlton, dans le district de la Saskatchewan, avec une caravane de charrettes destinée au lac La Biche, et que conduisait un métis français nommé Louis Josseneuve, surnommé Shot.

Nous venions de camper au pied de la Butte des Chevaux, à environ 18 lieues françaises du fort Pitt, après avoir traversé la dangereuse rivière de la Tortue, et rencontré quatre antilopes que des coyottes poursuivaient en vain.

—Penses-tu, Louison, dis-je au guide, que mon cheval soit de force à se rendre d'ici à Pitt, en un seul jour ?

—Oh ! certainement, me répondit-il. Un cheval de ce mérite peut faire vingt lieues sans trop se fatiguer.

—Eh bien ! dans ce cas, demain matin je prends les devants, tout seul, et m'en vais à Pitt acheter des provisions, commander des mocassins et prendre un cheval frais.

—Vous n'y pensez pas, objecta Josseneuve. Et s'il vous arrive malheur en route ! si votre cheval s'emballé et vous jette contre un rocher ! si vous le perdez, si . . .

—Eh bien, Louis, tu me ramasseras en route.

—Ah ! ben oui ! au train des bœufs, nous allons mettre trois ou quatre jours pour atteindre la hauteur du fort Pitt.

—Sois tranquille, Louison, il ne m'arrivera rien. Tu sais que je suis bon cavalier, et je suis sûr de mon cheval. Demain je te quitte.

De grand matin j'étais debout et je sellai ma bête, après avoir pris un copieux déjeuner. Par précaution, je me munis d'une hachette, d'un petit chaudron à thé, d'un morceau de jambon au sucre, précautions américaines, de deux galettes et d'une couverture anglaise ou *ragg*.

Je fis de ces objets un ballotin que je fixai à l'arrière de ma selle mexicaine, au pommeau de laquelle j'attachai mon lasso ou *pichaganapi* que je laissai traîner derrière le cheval.

La guide m'avait décrit avec soin la route à suivre pour atteindre le fort Pitt, où il devait aller me chercher à cheval dans quatre jours, lorsque la caravane serait arrivée à la hauteur de ce poste.

Et me voilà galopant sur le dos de la prairie dorée, où le soleil radieux déversait d'autres flots d'or. Cette couleur est l'aspect le plus ordinaire des prairies dites à buffalos, qui ne produisent qu'une cypéracée courte et raide, semblable au poil du loup. Elles ne demeurent vertes qu'en mai et juin seulement ; puis elles prennent cette belle couleur jaune paille ou soufre, que d'ailleurs arbres et buissons ne revêtent pas, et qui charme l'œil dès qu'il y est habitué.

Oh ! qu'il allait bien, mon cheval, sur cette route solitaire et semblable à un beau parc, où pendant dix-huit lieues je ne rencontrai pas âme qui vive ! comme il dévorait l'espace, ardent, impatient du but !

Le soir, au soleil couchant, j'étais sur la verge du plateau, à 233 mètres au-dessus de la Saskatchewan qui déroulait ses méandres argentés au pied d'un amphithéâtre aux gradins immenses et naturels. Si ce sont des eaux, par leurs retraites successives, qui ont produit ces terrasses, quelles dimensions et quelle profondeur a dû avoir primitivement ce cours d'eau !

A ma droite s'élevait un mamelon appelé *Wémistakhsiw Takateina* ou la Butte des Français. Il est célèbre, dans la partie de la Saskatchewan que découvrirent les grands explorateurs français Gauthier de Varennes de la Vérendrye, père et fils, par le massacre que les Chippeways du lac aux Brochets y firent de onze de nos compatriotes.

D'après la recommandation de Shot, c'est en ce lieu que je devais quitter la route d'Edmonton pour prendre celle qui conduit au fort Pitt, en longeant la Saskatchewan.

Mais voilà que le soleil disparaît au moment où je dégringole les hautes pentes, et la nuit m'atteindra bientôt. Vainement j'interroge du regard les bords du fleuve auquel Varennes ou un autre explorateur français imposa le nom des Bourbons ; aussi loin que mon œil peut atteindre je n'aperçois pas la plus petite silhouette d'un pigeon de bois,

pas le plus petit drapeau rouge. Vainement je prête l'oreille aux bruits de la nuit qui montent de l'étroite vallée. Rien ne trahit le voisinage d'un fort. Et, de fait, sans le savoir, j'en étais encore à deux lieues.

Mais me voici sur les bords de la Saskatchewan.

L'herbe y est encore verte, et les bocages revêtus de leurs feuillages. Mon cheval hennit et traîne la jambe ; il lui semble qu'il est temps de se reposer ; mais, impatient, je le presse de l'éperon, et il ne m'obéit qu'en geignant.

Bon, voilà qu'il fait nuit noire ; et de fort, point. Impossible de distinguer le chemin devant moi. Je dois me fier aux yeux plus clairvoyants de mon coursier. Bientôt il hennit de nouveau, et cent hennissements lui répondent, tandis qu'arrivent à mon visage les chauds effluves d'un grand troupeau de chevaux libres. A mon approche ils prennent l'alarme et se sauvent dans toutes les directions comme des farfadets dans la nuit.

J'avancai encore l'espace d'un quart de lieue, puis, aucun indice n'indiquant la proximité du fort Pitt, je mis pied à terre au bord de la Saskatchewan et m'appretai à bivouaquer, au moment même où une lune radieuse se levait, droit devant moi.

Il y avait plus de douze heures que mon cheval courait, et les dix-huit lieues m'avaient paru bien longues.

A l'aide du *pichaganapi* je mis la pauvre bête au piquet, je l'enfermai avec ma ceinture et l'abreuvi dans mon chapeau, les côtes de la rivière étaient trop raides pour lui. Puis je fis du feu sous les grands saules, je dégustai mon jambon sucré, mon thé enfumé et ma galette durcie ; je plaçai ma selle sous ma tête en guise d'oreiller, je m'enroulai dans mon *ragg* et m'endormis aussitôt d'un profond sommeil, ma hache de voyage à mon côté.

Au milieu de la nuit je suis réveillé en sursaut. La solitude retentit de hurlements que je reconnais pour ceux des coyottes. On aurait dit qu'une voix sortait de chaque buisson, de chaque taille de saules. On n'y voyait goutte, car la lune était déjà couchée.

Ma première pensée fut pour mon cheval, que je ne pouvais distinguer. Je me levai, et je l'aperçus broutant tranquillement derrière un buisson de saules. Il était littéralement entouré de coyottes, qui rivalisaient entre eux d'accords discordants. Mais, malgré tout le fracas que faisaient les petits carnassiers, la bonne bête les considérait de l'air le plus indifférent du monde, continuant à manger et se contentant, de temps à autre, de se diriger sur eux tête baissée. Les coyottes se reculaient aussitôt pour revenir à la charge. Il en faisait autant de cas que s'il se fût agi de petits chiens de carton.

Ce spectacle me rassura aussitôt ; car jusque-là j'ignorais l'innocuité du loup à moule. Je m'avancai, et subito la bande musicale me montra les talons, pour aller recommencer au sommet de la première terrasse son puéril charivari.

Le lasso de mon pauvre cheval s'était enroulé plusieurs fois autour d'un pied de saules. Il était incapable de faire aucun mouvement. Que n'auraient pas pu les coyottes contre lui, en cet état, s'ils étaient redoutables ! Je dégageai ma bête, rallumai le feu et me recouchai pour ne plus me lever qu'au jour, dédaigneux des coyottes et de leurs hurlements bénins.

—Et ce fut tout ? me direz-vous, charmantes lectrices.

—Eh ! mais, oui. Le lendemain je chevauchai pendant une demi-heure encore et atteignis le fort Pitt que je trouvai plein de Cris.

—Et vous n'eûtes pas d'autre aventure ?

—Pas la moindre.

—Eh bien ! il ne valait pas la peine de parler de vos coyottes. Les prolégomènes de votre histoire sont dix fois plus longs qu'elle-même.

—Grâce à l'innocence des loups à moule, mesdames. C'est comme j'avais l'honneur de vous le dire en commençant, d'aventures terribles il en arrive, grâce à Dieu, fort peu en voyage.

EMILE PETITOT.

Ce n'est pas seulement l'étendue d'une propriété qui fait la richesse du cultivateur, mais une bonne culture.



M. J.-J.-T. FRÉMONT, MAIRE DE QUÉBEC

La bonne vieille cité de Québec aime peu les changements, et en cela comme en nombre d'autres matières, les uns trouvent à redire pendant que la majorité s'en réjouit, aussi n'est-ce pas sans étonnement que l'on apprît vers les premiers jours du mois dernier que le maire n'était plus le même.

L'honorable M. François Langelier, fatigué d'une longue et brillante administration, désirait depuis longtemps goûter un repos bien gagné et les échecs durent faire un autre choix.

Ils ont été bien inspirés en nommant un jeune avocat, de vieille famille, qui s'est fait une très belle position au barreau et qui possède toutes les qualités nécessaires pour s'acquitter de la lourde charge qu'il a acceptée.

M. Jules-Joseph Taschereau Frémont est né à Québec, le 20 décembre 1855. Il est fils de feu Charles Frémont, docteur en médecine, chevalier de Saint Grégoire le Grand. Le Dr Frémont fut pendant plusieurs années doyen de la faculté de médecine de l'Université Laval. Sa mère, madame Cécile Panet, appartient à l'une des plus anciennes familles de Québec.

Après de brillantes études au collège Sainte-Marie, à Montréal, M. Frémont suivit les cours de la faculté de droit de l'Université Laval, et fut admis au barreau en 1878. Il eut l'honneur d'obtenir le titre de docteur en droit de cette université en 1886, après avoir soutenu publiquement une thèse sur le "Divorce et la séparation de corps".

Les connaissances légales le firent choisir l'année suivante comme professeur de droit civil à l'Université-Laval. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de droit très estimés.

Instruit, bon orateur, très distingué, M. Frémont représente dignement la cité de Québec.

M. Frémont est marié avec Mlle Alice Beaubien, fille de l'hon. M. Beaubien, de St-Thomas de Montmagny.

FABRICATION DU SUCRE AU CANADA

Eau sucrée, sirop, trempette, tire, sucre, quelle kyrielle ? Quels souvenirs pour ceux qui sont allés au bois, dans l'antique cabane rustique, afin de goûter ce que le Canada produit de meilleur avec la pomme *fameuse* ?

Tout cela menace de disparaître. On devient plus pratique, on remplace les chaudrons et les marmites par des bouilloires, les auges en bois par des chaudières en ferblanc, ceci par cela, enfin toute la bastringue, comme dirait mon ami le commandant . . .

Il semblerait d'après ce que nous voyons, d'après les progrès soi-disant accomplis que la fabrication véritable devrait augmenter, que l'exploitation devrait être plus grande ? Point. C'est dans les villes maintenant, entre les quatre murs d'une bâtisse que se fait le plus souvent le sirop et le sucre *nouveau*. Pas n'est besoin de vous dire que ce n'est pas toujours l'éclair qui fournit le plus gros lot dans ce cas là.

Tant qu'à l'exportation, fait curieux, les américains ont presque tout le monopole. Ce n'est pas étonnant, car avant longtemps, du train que vont les choses, les Canadiens ne feront rien sans demander l'avis de messieurs les yankees. En causant sucre je veux vous faire lire une petite poésie canadienne, une charmante bluette parue dans un journal français, il y a quelques années.

Voici cette bluette :

UN PETIT PAIN DE SUCRE RACONTANT SON HISTOIRE

A Mme Lérida Geoffroy, directrice du "Jeune Age Illustré". Paris. France.

Daignez écouter mon histoire,
Et me tenir dans votre main ;
Pour m'assurer autant de gloire
J'ai parcouru bien du chemin.

Je suis du pays de l'éralé,
Là-bas emblème trois fois cher,
Et dont la sève inépuisable
S'épanche à la fin de l'hiver.

Du grand arbre j'étais encore
Le sang fécond et généreux
Quand la gouge, d'un coup sonore
En perça le tronc vigoureux.

Je m'échappai de la blessure ;
Sur un feu lent je m'épaissis ;
Et sur la neige froide et pure
Dans le moule je me durcis.

J'étais caché dans la cabane
Sous une écorce de bouleau ;
Jean qui toujours chante et ricane
Emplissait de *tire* un casseau.

" Il va faire un lointain voyage ;
Il verra la mer et Paris ".
Tel fut soudain le doux langage
Que tout près de moi je surpris.

Dans la région d'où j'arrive
Le frimas voile encor les champs :
Charmé, j'atteignis cette rive
Où règne déjà le printemps.

Et pour lui demander asile,
L'humble sucre du Canada
Cherchait qui, dans la grande ville,
Se laisse appeler *Lerida*.

UNE ABONNÉE CANADIENNE.

Trois-Rivières, avril 1883.

Ayant lu ces vers, *Cyprien* s'écriait un jour :
Après tout, je crois avec Sulte qu'on n'est pas
plus bête à Trois-Rivières, qu'ailleurs !

LE VOYAGEUR-INTERPRÈTE

Le voyageur-interprète, pour l'étranger, c'est le Canadien qui, raquettes aux pieds et carabine au poing, va dans les profondes forêts de la Nouvelle-France à la recherche des tribus errantes qui lui livreront à vil prix des peaux de castor qu'il revendra avec un grand profit. C'est cet être cosmopolite qui n'a ni femme, ni foyer, qui a pour seule patrie l'immensité des vastes régions qu'il parcourt. C'est ce parjure qui, après quelques années de séjour parmi les enfants des bois, abandonnera sa religion et n'aura de Français que le nom, si toutefois il ne l'échange pas pour un nom sauvage. C'est ainsi que les romanciers d'outre-mer, qui nous font l'honneur de s'occuper de nous, parlent de ces humbles enfants du peuple qui ont rendu tant de services à la colonie naissante de la Nouvelle-France.

Mais pour nous, Canadiens, le voyageur-interprète est un tout autre personnage. Le voyageur-interprète, c'est ce jeune homme intrépide et religieux qui abandonne tout : parents, richesses, plaisirs, pour aller habiter avec des sauvages qui demeurent à des milliers de lieues. C'est ce jeune homme, dont la famille quelquefois, sera de haute lignée, qui résidera des hivers entiers dans la hutte sale et dénudée de l'indien, afin d'apprendre sa langue et devenir un bon *truchement*, ainsi que s'expriment les naïves *Relations*. Il couchera vêtu sur la neige couverte de quelques branches de sapins. Il mangera sa *sagamité* dans des plats que les chiens auront léché. Quelquefois, même, il sera plusieurs jours sans manger, mais qu'importe, il sera toujours joyeux.

Le voyageur-interprète, c'est le compagnon inséparable du missionnaire. Il publiera la parole de Dieu dans la langue des enfants du pays. Souvent, avec le missionnaire, il subira d'affreux supplices, il sera mis à mort même.

L'enfant des bois entre souvent dans le sentier de la guerre, il déterre la hache des combats. Qui le retiendra ? Le voyageur interprète ira s'asseoir à la hutte du conseil. Avec les sauvages, il fumera le calumet de paix et ces nations ainsi retenues par lui à l'alliance des Français leur demeureront fidèles jusqu'au jour mémorable des plaines d'Abraham.

Pour nous, enfin, les voyageurs-interprètes sont ces braves qui, après Champlain et les missionnaires, ont le plus contribué à l'affermissement de la colonie.

Combien connaissent l'histoire de ces héros ? On peut compter ceux qui savent leurs noms. La grande histoire ne peut s'arrêter à ces humbles personnages. C'est l'éclat qu'il lui faut à elle. Couture et LeMoine ont eu leurs historiens. A quand le tour des Marsolet, des Brûlé, des Nicolet, des Marguerie, des Godefroy ? Pour l'honneur du peuple canadien, il faut espérer qu'il ne tardera pas.

Pierre Georges Roy

CHOSSES ET AUTRES

—La population chinoise établie aux Etats-Unis s'élève à 200,000,000 am.s.

—Les journaux de Chicago disent que 1,800,000 barils de bière ont été vendus en cette ville. C'est 100,000 barils de plus qu'en 1888.

—Du 5 au 12 avril, le temps sera froid avec vent, pluie, grêle et neige de temps à autre. Du 12 au 19, temps changeant, neige et parfois pluie, en plusieurs endroits. Du 19 au 27, malgré quelques tempêtes en plusieurs endroits, la majeure partie sera de beau temps avec gelée la nuit. Du 27 au 4 mai ; temps changeant avec plusieurs averses ; on aura de la brume et même de la neige.

—On croit généralement que l'alcool stimule l'imagination et donne une vision plus nette et plus pratique des événements quotidiens de la vie. Or, cela est faux. L'ivrogne n'a jamais produit de nouvelles idées. L'apparence de brillant n'est qu'un éclair de l'esprit bientôt suivi de la démence. L'alcool contracte les vaisseaux du cerveau et enlève le pouvoir de distinguer les relations. L'homme qui fait usage des spiritueux pour donner à son intelligence plus de force et de clarté est un fou. L'alcool paralyse et mène à l'idiotisme. C'est le plus grand ennemi de l'homme.

—Cent trente colons Canadien-français sont arrivés à Winnipeg ces jours derniers. C'est à M. l'abbé Beaudry que le Manitoba français doit cette nouvelle recrue. Si nos compatriotes qui essaient aux Etats-Unis prenaient la route du Nord-Ouest quel immense service ils rendraient à la cause de la religion et de la patrie dans ces lointaines et importantes régions. C'est le temps plus que jamais d'aller grossir le nombre de nos co-religionnaires de là-bas. C'est d'une nécessité urgente et nous félicitons M. l'abbé Beaudry qui s'est mis à la tête d'un aussi louable mouvement et qui semble le conduire à bonne fin.

—A l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, l'Espagne, comme les Etats-Unis s'apprentent à fêter Christophe Colomb. Un journal dit à ce propos, que la fête devrait avoir lieu un vendredi. C'est en effet le vendredi 3 août 1492 que le célèbre navigateur fit voile du port de Palos pour le Nouveau-Monde. C'est un vendredi, le 12 octobre 1492, qu'il aperçut la terre. C'est un vendredi, le 4 janvier 1493, qu'il repartit pour l'Espagne annoncer sa glorieuse découverte. Il débarqua en Andalousie le vendredi, 15 mars 1493, et c'est un vendredi, 14 juin 1494, qu'il découvrit le continent américain. Après cela on peut dire que, pour Christophe Colomb, l'influence du vendredi n'a rien eu de néfaste.

—Depuis Pascal, on a inventé beaucoup de machines à calculer. En voici une nouvelle qui a obtenu une médaille d'or, à l'exposition, et dont M. Mascart vient à la dernière séance de l'Académie des sciences d'expliquer le jeu assez compliqué. Elle constitue, dit-il, un progrès sur les instruments analogues. L'inventeur est M. Bilocé, du Mans, mécanicien, qui s'est déjà fait connaître par la construction de divers instruments attestant autant d'habileté que d'originalité. Cette machine fait les additions, les multiplications, les divisions, avec une grande rapidité. S'agit-il d'une multiplication ? Un tour de roue donne le produit du premier chiffre du multiplicateur, un second, le produit du deuxième, un dernier, le produit total. L'instrument ne se trompe jamais, cela va sans dire ; il suffit de lire exactement les résultats. Il est appelé à rendre des services dans les administrations, les banques, chez les industriels et les commerçants.

—L'on dit que ce sera la mode l'été prochain de porter des vêtements de couleur, que ce sera le plus grand chic. Aussi, nous donnons à nos élégants les conseils suivants :

Un habit vermillon,
C'est bon ton !
Un habit bleu-barbeau
C'est bien beau !
Un habit gris ou blanc,
C'est très ban !
Y a plus qu'un habit d' couleur,
Pas d'erreur !
D'avoir un habit vert,
On est fier !
Mettre un habit violet,
C'est pas laid !
Porter un habit mastic,
C'est l'grand chic !
Mais quant à l'habit noir,
J'peux plus le voir !

PIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de MARS a eu lieu samedi le 5 avril dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant

1er prix	No.	10,344....	\$50.00
2e prix	No.	8,883....	25.00
3e prix	No.	38,874....	15.00
4e prix	No.	29,559....	10.00
5e prix	No.	8,986....	5.00
6e prix	No.	13,079....	4.00
7e prix	No.	6,354....	3.00
8e prix	No.	12,693....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

526	9,843	14,811	20,233	25,787	34,239
566	9,848	15,186	20,599	26,376	34,528
1,123	9,869	15,415	21,699	26,479	34,561
1,325	10,222	15,581	22,481	26,639	35,469
1,829	10,493	15,860	23,183	28,598	36,514
2,246	10,501	16,564	23,208	29,184	36,742
2,376	10,760	16,908	23,540	29,302	36,793
2,592	11,279	17,441	23,880	29,504	36,875
2,601	11,725	17,800	24,931	29,739	36,881
3,520	11,912	19,495	25,190	30,196	38,409
4,508	12,160	19,734	25,471	30,236	38,818
4,603	12,196	19,978	25,543	30,401	39,220
6,873	12,366	20,102	25,595	31,114	39,551
8,301	14,624	20,191	25,772	33,108	39,638
9,187	14,699				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRE, datées du mois de MARS sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

LA CHANCE DU BARBIER DUROSS

Le cabinet Vo 12,122 a gagné le second prix capital de \$100,000 au tirage du mois de janvier de la Lotterie de l'Etat de la Louisiane. Un vingtième de ce billet avait été acheté par Cornelius N. Duross, qu'un reporter du *Sun* a rencontré hier, dans sa boutique de barbier, 103 avenue Joseph Gampan. " J'ai reçu les \$5,000 par l'entremise de la Compagnie d'Express Américaine, a dit cet homme chanceux, et cela m'a fait l'effet d'un don du ciel. J'étais le seul possesseur de ce billet et personne n'avait le droit de partager avec moi, comme on l'a annoncé. Je vais consacrer cet argent à l'achat d'immeubles.—Detroit, (Mach.) *Sun*, 9 janvier.

AVIS AUX MÈRES.—LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

LA MEILLEURE
CHEMISE
NON LAVÉE
A 75 CENTS
Chemises sur Commande, \$1.50
GUIMOND
15 ST-LAURENT

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese

MONTREAL

Les lunchs à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

Alcide Chausse Architecte

No 154, Rue Ste Catherine, Montreal.

Téléphone Bell 6504.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital \$15,000,000 Fonds accumulés 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE

JOSEPH CORBEIL

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau que extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

54, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

- Savon No 1—Pour démangeons de toute sortes. Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres. Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque. Savon No 11.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure. Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17. Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P.Q



OR PLAQUÉ SOLIDE.

Afin d'introduire nos montres et autres bijoux pour 60 jours nous enverrons ce beau jeu d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrons sans

autres charges notre grand catalogue de montres et bijoux et c. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jeu est d'une qualité très fine et garanti de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jeu volant \$2.00 pour 32 cent. CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO. 69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

WESTERN

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889. \$2,025,192.58 Sécurités pour les assurés. 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 191 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

1878



Combien il y a-t-il de viande dans une livre de

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Justement ceci :

Une livre de Johnston's Fluid Beef contient les principes nutritifs extraits de 14 1/2 lbs du meilleur steak de bœuf. En conséquence, une cuiller à thé (ou 1/3 once) est égale à une demie livre du steak du meilleur choix.

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

CASTOR FLUID ETABLIE EN 1870

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons tous jours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi-pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue etc., etc.

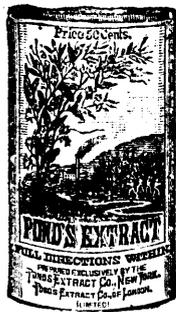
HENRI JONAS & CIE

10--RUE DE BRENOLES--10

Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL

Demandez le Pond's Extract. Evitez les imitations



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamois.

POUR

- Tous les Maux Hémorroïdes Contusions Catarrhes Blessures Douleurs Brûlures Toilette

Intime ET LA Grippe

SERVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT

Il guérit les

- Engelures Enrouements Rhumatisme Maux d'Yeux Hémorrhagies Inflammations Maux de Gorge

Préparé seulement par la POND'S EXTRACT CO. 76 Fifth Avenue New York



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remèdes au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Du-lont, Sherbrooke.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for \$ IN NEW YORK.

SANS PRECEDENT AUCUN I Au-delà d'un Million distribué

L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'intégrité de ses tirages et le paiement exacte de ses prix Attesté comme suit :

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Signature of Commissioner

J. A. Emly

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmesley, Prés. Louisiana National Bk Pierre Lanoux, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS,

MARDI, 15 AVRIL 1890

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 Billets à \$20 chaque. Moitié, \$10 Quart, \$5. Dixième, \$2. Vingtième, \$1.

LISTE DES PRIX

Table with 2 columns: PRIX and Amount. Includes 1 PRIZ DE \$300,000 est. \$300,000, 1 PRIZ DE 100,000 est. 100,000, etc.

Table with 2 columns: PRIX APPROXIMATIFS and Amount. Includes 100 PRIZ DE \$500 sont. 50,000, 100 PRIZ DE 300 sont. 30,000, etc.

Table with 2 columns: PRIX TERMINANT and Amount. Includes 999 PRIZ DE \$100 sont. 99,900, 999 PRIZ DE 100 sont. 99,000

31, prix se montant à \$1,051,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitiaux ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.

Les retours par maille se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRE.

IMPORTANT

S'adresser à M. A. DAUPHIN, New-Orleans, La.

ou M. A. DAUPHIN, Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandats émis par toutes les Compagnies d'Express, New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste,

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à NEW ORLEANS NATIONAL BANK, New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.

Une Piastre est le prix de la plus petite partie ou fraction d'un billet émis par nous dans aucun tirage. Ce qu'on pourra offrir pour moins d'un dollar, portant notre nom, est fait dans le but de frauder.

FEUILLETON "DU MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 12 AVRIL 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

En un instant, Pierre Harcher, après avoir donné un coup de barre, eut rangé le flanc du train de bois, où le *Champlain* fut amarré par l'avant.

Le marinier, voyant cette manœuvre, avait interrompu sa chanson et crié :

"Eh ! du cotre !... prenez garde !

— Il n'y a pas de danger, Louis Lacasse ! répondit Pierre Harcher. C'est le *Champlain*."

D'un bond, Jean venait de sauter sur le train de bois, et avait rejoint le patron, qui lui dit, dès qu'il l'eût reconnu à la lueur du fanal :

"A vous rendre mes "devoiers", monsieur Jean !

— Merci, Lacasse.

— Je comptais vous rencontrer en route, et j'étais même décidé à espérer le *Champlain* à mon prochain mouillage pendant le flot. Mais puisque vous voilà... "

— Tout est à bord ? demanda Robert.

— Tout est à bord, caché sous les madriers et entre les poutres !... C'est joliment arrimé, je vous assure ! ajouta Louis Lacasse, en tirant son batte-feu pour allumer sa pipe.

Les douaniers sont-ils venus ?... "

— Oui... à Verchères !... Ces manières de gabelus sont restés là à bavasser pendant une demi-heure !... Ils n'ont rien vu ! C'est comme si c'était enfermé dans une bête ! "

Louis Lacasse prononçait le mot "boite", comme il avait dit "devoiers", ainsi que cela se fait encore dans certaines provinces de France.

"Combien ?... demanda Jean.

— Deux cents fusils.

— Et de sabres ?

— Deux cent cinquante.

— Ils viennent ?... "

— Du Vermont. Nos amis les Américains ont bien travaillé, et ça ne nous a pas coûté cher. Seulement, ils ont eu quelque peine à transporter la cargaison jusqu'au fort Ontario, où nous en avons pris livraison. Maintenant, plus de difficultés !

— Et les munitions ?... "

— Trois tonneaux de poudre, et quelques milliers de balles. Si chacune tue son homme, il n'y aura bientôt plus un seul habit-rouge en Canada. Ils seront donc mangés par les mangeurs de "guerrouilles", comme on nous appelle entre Anglo-Saxons !

— Tu sais maintenant, demanda Jean, à quelles paroisses sont destinées les munitions et les armes ?

— Parfaitement, répondit le marinier. Et, ne craignez rien ! Pas de danger d'être surpris ! Pendant la nuit, au plus bas de la marée, je mouillerais

ma cage, et des canots viendront de la rive qu'iront chacun leur part. Seulement, je ne descends pas plus bas que Québec, où je dois charger mes bois à bord du *Moravian*, à destination de Hambourg.

— C'est entendu, répondit Jean. Avant Québec, tu auras livré tes derniers fusils et ton dernier tonneau de poudre.

— Ça ira bien alors.

— Dis-moi, Louis Lacasse, tu es sûr des hommes qui sont embarqués avec toi ?

— Comme de moi-même ! Des vrais Jean-Baptiste, et quand il s'agira de faire le coup de feu, je ne crois pas qu'ils restent en arrière ! "

Louis Lacasse disait "arrière", probablement parce qu'on dit "derrière" et non "arrière."

Jean lui remit alors une certaine quantité de piastres, que le brave marinier fit tomber dans la poche de sa large vareuse.

Puis, de vigoureuses poignées de main furent échangées avec l'équipage du cotre.

Jean reprit place alors à bord du *Champlain*, qui s'éloigna vers la rive gauche. Et, tandis que le

lui parla de Jean-Sans-Nom, dont la tête avait été mise à prix. Où était-il actuellement ? Reparaîtrait-il, lorsque la bataille serait engagée ? Les patriotes comptaient sur lui. En dépit de l'arrêté du gouverneur général, il pouvait venir sans crainte dans le comté, et là, pour une heure comme pour vingt-quatre, toutes les maisons lui seraient ouvertes !

Devant ces marques d'un dévouement qui aurait été jusqu'au dernier sacrifice, Jean se sentait profondément ému. Oui ! il était attendu comme un Messie par la population canadienne ! Et alors il se bornait à répondre :

"Je ne sais où est Jean-Sans-Nom ; mais, le jour venu, il sera là où il doit être ! "

Vers le milieu de la nuit du 26 au 27 septembre, le *Champlain* avait atteint la branche méridionale du Saint-Laurent, qui sépare l'île de Montréal de la rive sud.

Le *Champlain* touchait alors au terme de son voyage. Dans quelques jours, les frères Harcher allaient le désarmer pour la saison d'hiver, qui rend impraticable la navigation du fleuve. Puis, Jean et eux regagneraient le comté de Laprairie, à la ferme de Chipogan, où toute la famille du fermier se trouverait réunie pour les fêtes de mariage.

Entre l'île Montréal et la rive droite, le bras du Saint-Laurent est formé de rapides que l'on peut considérer comme l'une des curiosités du pays. En cet endroit se développe une sorte de lac, semblable au lac Saint-Pierre, où le *Champlain* avait rencontré la cage du patron Louis Lacasse. On l'appelle le Saut de Saint-Louis, il est situé en face de Lachine, petite bourgade bâtie en amont de Montréal, qui est un lieu de villégiature très recherché des Montréalais. C'est comme une mer tumultueuse, dans laquelle se déversent les eaux d'une des branches de l'Outaouais. D'épaisses forêts hérissent encore la rive droite, autour d'un village d'Iroquois christianisés, le Caughnawaga, dont la petite église dresse sa modeste flèche hors du massif de verdure.

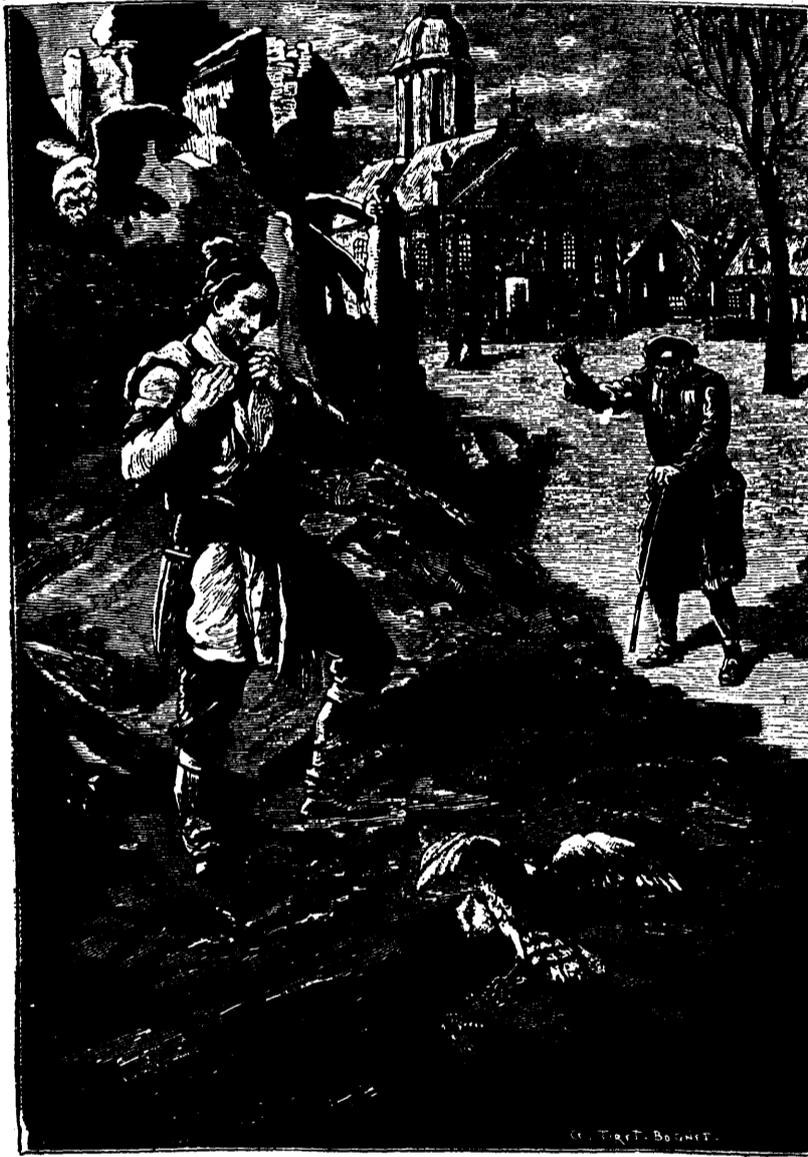
En cette partie du Saint-Laurent, si la remontée est très difficile, la descente risque de se faire plus facilement qu'on ne le voudrait peut-être, puisqu'il suffirait d'un faux coup de barre pour jeter une embarcation à travers les rapides. Mais les mariniers, habitués à ces dangereuses passes—les pêcheurs surtout, qui viennent prendre là des saoses par myriades—sont très habiles à manœuvrer au milieu de ces eaux furieuses. A

la condition de ranger la berge méridionale du fleuve et de se haler à la cordelle, il n'est point impossible d'atteindre Laprairie, chef-lieu du comté de ce nom, où le *Champlain* avait coutume d'hiverner.

Vers le milieu du jour, Pierre Harcher se trouvait un peu en aval du bourg de Lachine. D'où vient ce nom, qui est celui du vaste empire asiatique ? Tout simplement des premiers navigateurs du Saint-Laurent.

Arrivés dans le voisinage du pays des grands lacs, ils se crurent sur le littoral de l'océan Pacifique, et, par conséquent, non loin du royaume des Céléstes.

Le patron du *Champlain* manœuvra donc de manière à rallier la rive droite du fleuve ; il l'atteignit vers cinq heures du soir, à peu près sur la limite qui sépare le comté de Montréal du comté



"Et ! reprit le vieil homme, êtes vous sourd ?"—Page 22, col. 3

train de bois continuait à dériver en aval, on put entendre la voix sonore de Louis Lacasse qui reprenait :

A la clare fontaine
J'allais me promener !

Une heure après, la brise revint avec la marée montante. Le *Champlain* s'engagea entre ces nombreux flots qui limitent le lac St-Pierre, et ayant longé successivement le littoral des comtés de Joliette et de Richelieu, situés en face l'un de l'autre, il fit escale aux villages riverains du comté de Montcalm et du comté de Verchères, dont les femmes s'étaient si courageusement battues à la fin du dix-septième siècle pour défendre un fort attaqué par les sauvages.

Tandis que le cotre stationnait, Jean rendit visite aux chefs réformistes et put s'assurer par lui-même de l'esprit des habitants. Plusieurs fois, on

de Laprairie. Ce fut en ce moment que Jean lui dit :

— Je vais débarquer, Pierre.

— Tu ne viens pas avec nous jusqu'à Laprairie ? répondit Pierre Harcher.

— Non, il est nécessaire que je visite la paroisse de Chambly, et en débarquant à Caughnawaga, j'aurai moins de chemin à faire pour y arriver.

— C'est risquer beaucoup, fit observer Pierre, et je ne te verrai pas t'éloigner sans inquiétude. Pourquoi nous quitter, Jean ? Reste encore deux jours, et nous partirons tous ensemble, après le désarmement du *Champlain*.

— Je ne puis, répondit Jean. Il faut que je sois à Chambly cette nuit même.

— Veux-tu que deux de nous t'accompagnent ? demanda Pierre Harcher.

— Non... Il vaut mieux je que sois seul.

— Et tu resteras à Chambly ?...

— Quelques heures seulement, Pierre, et je compte en repartir avant le jour.

Comme Jean ne paraissait pas désireux de s'expliquer sur ce qu'il allait faire dans cette bourgade, Pierre Harcher n'insista pas et se contenta d'ajouter :

— Devons-nous t'attendre à Laprairie ?

— C'est inutile. Faites ce que vous avez à faire, sans vous inquiéter de moi.

— Alors nous nous retrouverons ?...

— A la ferme de Chipogan.

— Tu sais, reprit Pierre, que nous devons y être tous pour la première semaine d'octobre ?

— Je le sais.

— Ne manque pas d'être là, Jean ! Ton absence ferait beaucoup de peine à mon père, à ma mère, à tous. On nous attend à Chipogan pour une fête de famille, et, puisque tu es devnue notre frère, il faut que tu sois là pour que la famille soit au complet.

— J'y serai, Pierre !

Jean serra la main des fils Harcher. Puis, il descendit dans la cabine du *Champlain*, revêtit le costume qu'il portait le jour de sa visite à la villa Montcalm, et prit congé de ses braves compagnons.

Un instant après, Jean sauta sur la berge, et, après un dernier "au revoir !", il disparut sous les arbres, dont les masses profondes entourent le village iroquois.

Pierre, Rény, Michel, Tony et Jacques se remirent aussitôt à la manœuvre. Ce ne fut pas sans de grands efforts, de rudes fatigues, qu'ils parvinrent à haler leur bateau contre le courant, en profitant des remous qui se formaient au revers des pointes.

A huit heures du soir, le *Champlain* était solidement amarré dans une petite crique, au pied des premières maisons du bourg de Laprairie.

Les frères Harcher avaient achevé leur campagne de pêche, après avoir, pendant six mois et sur deux cents lieues de parcours, remonté et descendu les eaux du grand fleuve.

VIII.—UN ANNIVERSAIRE

Il était cinq heures du soir, lorsque Jean quitta le *Champlain*. Trois lieues environ le séparaient de la bourgade de Chambly vers laquelle il se dirigeait.

Qu'allait-il faire à Chambly ? N'avait-il pas déjà achevé son œuvre de propagande à travers les extrêmes comtés du sud-ouest, avant son arrivée à la villa Montcalm ? Oui, sans doute. Mais cette paroisse n'avait pas encore reçu sa visite. Pour quelle raison ? nul ne l'eût pu deviner. Il ne l'avait dit à personne, et c'est à peine s'il se le disait à lui-même. Il allait là, vers Chambly, comme s'il eût été attiré et repoussé à la fois, ayant conscience, pourtant, du combat que se livrait en lui.

Douze ans s'étaient écoulés depuis que Jean avait quitté la bourgade où il était né. On ne l'y reconnaîtrait pas lui-même, après une si longue absence, n'aurait-il pas oublié la rue dans laquelle il jouait tout petit, la maison où s'était passée son enfance ?

Non ! ces souvenirs du premier âge ne pouvaient s'être effacés de sa mémoire si vivace ? Au sortir de la forêt riveraine, il se revit au milieu des prairies qu'il parcourait autrefois, lorsqu'il allait rejoindre le bac du Saint-Laurent. Ce n'était point un étranger qui franchissait ce territoire, c'était

un enfant du pays. Il n'éprouva pas une hésitation à suivre certaines passes guéables, à prendre des chemins de traverse, à éviter quelques coudes pour abrégier la route. Aussi, lorsqu'il serait à Chambly, il n'aurait aucune hésitation à reconnaître la petite place où s'élevait la maison paternelle, la rue étroite par laquelle il y rentrait le plus ordinairement, l'église à laquelle sa mère le conduisait, le collège où il avait commencé ses études, avant qu'il fût allé les achever à Montréal ?

Ainsi, Jean avait voulu revoir ces lieux, dont il s'était tenu éloigné depuis si longtemps. Au moment de jouer sa vie dans une lutte suprême, l'irrésistible désir l'avait pris de retourner là où cette existence misérable avait commencé pour lui. Ce n'était pas Jean Sans-Nom qui se présentait aux réformistes du comté, c'était l'enfant, revenant, peut-être pour la dernière fois, au village qui l'avait vu naître.

Jean marchait d'un pas rapide, afin d'être à Chambly avant la nuit, afin d'en repartir avant le jour. Absorbé en de torturants souvenirs, ses yeux ne voyaient rien de ce qui eût autrefois attiré son attention, ni les couples d'élan qui s'en allaient sous bois, ni les oiseaux de mille sortes qui voltigeaient entre les arbres, ni le gibier qui filait par les sillons.

Quelques laboureurs étaient encore occupés aux travaux des champs. Il se détournait alors pour n'avoir point à répondre à leur salut cordial, voulant passer inaperçu à travers la campagne et revoir Chambly sans y être vu.

Il était sept heures, lorsque le clocher de l'église pointa entre les verdure. Encore une demi-lieue, et il serait arrivé. Les tintements de la cloche, apportés par le vent, arrivaient jusqu'à lui. Et, bien loin de s'écrier :

— "Oui, c'est moi !... Moi, qui veux me retrouver au milieu de tout ce que j'ai tant aimé autrefois !... Je reviens au nid !... Je reviens au berceau !..."

Il se taisait, ne répondant qu'à lui-même, et se demandant avec épouvante :

— "Que suis-je venu faire ici ?"

Cependant, aux tintements ininterrompus de cette cloche, Jean observa que ce n'était pas l'Angelus qui sonnait en ce moment. A quel office appelait-elle alors les fidèles de Chambly et à une heure si tardive ?

— "Tant mieux ! se dit Jean. On sera à l'église !... Je n'aurai point à passer devant des portes ouvertes !... On ne me verra pas !... On ne me parlera pas !... Et, puisque je n'ai à demander l'hospitalité à personne, personne ne saura que je suis venu !..."

Il se disait cela, il continuait sa route, et, par instants, l'envie lui prenait de revenir sur ses pas. Non ! C'était comme une force invincible qui le poussait en avant.

A mesure qu'il s'approchait de Chambly, Jean regardait avec plus d'attention. Malgré les changements qui s'étaient opérés depuis douze ans, il reconnaissait les habitations, les enclos, les fermes établies aux abords de la bourgade.

Lorsqu'il eut atteint la principale rue, il se glissa le long des maisons, dont l'aspect était si français qu'il aurait pu se croire dans le chef-lieu d'un bailliage au dix-septième siècle. Ici habitait un ami de sa famille, chez qui Jean passait quelquefois ses jours de congé. Là demeurait le curé de la paroisse, qui lui avait donné ses premières leçons. Ces braves gens vivaient-ils encore ? Puis, une plus haute bâtisse se dressa sur la droite. C'était le collège où il se rendait chaque matin, qui s'élevait à quelques centaines de pas, en remontant vers le haut quartier de Chambly.

Cette rue aboutissait à la place de l'église. La maison paternelle en occupait un angle, à gauche, sa façade tournée du côté de la place, ses derrières donnant sur un jardin, qui se raccordait aux massifs d'arbres, groupés autour de la bourgade.

La nuit était assez sombre. La grande porte entr'ouverte de l'église laissait voir, à l'intérieur, une foule vaguement éclairée par le lustre suspendu à la voute.

Jean, n'ayant plus à craindre d'être reconnu— en admettant qu'on eût conservé souvenir de lui— eut un instant la pensée de se mêler à cette foule, d'entrer dans cette église, d'assister à l'office du

soir, de s'agenouiller sur ces bancs où il avait dit ses prières d'enfant. Mais tout d'abord, il se sentit attiré vers le côté opposé de la place, ayant pris sur la gauche, il atteignit l'angle où s'élevait la maison de sa famille...

Il se souvenait. C'était là qu'elle était bâtie. Tous les détails lui revenaient, la barrière qui fermait une petite cour en avant, le colombier qui dominait le pignon sur la droite, les quatre fenêtres du rez-de-chaussée, la porte au milieu, la fenêtre à gauche du premier étage, où la figure de sa mère lui était si souvent apparue entre les fleurs qui l'encadraient. Il avait quinze ans, lorsqu'il avait quitté Chambly pour la dernière fois. A cet âge, les choses sont déjà profondément gravées dans la mémoire. C'était bien à cette place que devait être l'habitation, construite par les premiers de sa famille, au début de la colonie canadienne.

Plus de maison à cet endroit. Sur son emplacement, rien que des ruines. Ruines sinistres, non pas celles que le temps a faites, mais celles que laisse après lui quelque violent sinistre. Et ici, on ne pouvait s'y méprendre. Des pierres calcinées, des pans de murs noircis, des morceaux de poutres brûlées, des amas de cendres, blanches maintenant, disaient qu'à une époque déjà reculée, la maison avait été la proie des flammes.

Une horrible pensée traversa l'esprit de Jean. Qui avait allumé cet incendie ?... Était-ce l'œuvre du hasard ou de l'imprudence ?... Était-ce la main d'un justicier ?...

Jean, irrésistiblement entraîné, se glissa entre les ruines... Il foula du pied les cendres entassées sur le sol. Quelques chouettes s'envolèrent. Sans doute, personne ne venait jamais là. Pourquoi donc, dans cette partie la plus fréquentée de la bourgade, pourquoi avait-on laissé subsister ces ruines ? Comment, après l'incendie, ne s'était-on pas donné la peine de déblayer ce terrain ?

Depuis douze ans qu'il l'avait abandonnée, Jean n'avait jamais appris que la maison de sa famille eût été détruite, qu'elle ne fût plus qu'un amas de pierres, noircies par le feu.

Immuable, le cœur gonflé, il songeait à ce triste passé, au présent plus triste encore !...

— "Eh ? que faites-vous là, monsieur ?" lui cria un vieil homme, qui venait de s'arrêter en se rendant à l'église.

Jean n'ayant point entendu, ne répondait pas. — "Eh ! reprit le vieil homme, êtes-vous sourd ? Ne restez pas là !... Si on vous voyait, vous risqueriez d'attraper quelque mauvais compliment !"

Jean sortit des ruines, revint sur la place, et, s'adressant à son interlocuteur :

— "C'est à moi que vous parlez ? demanda-t-il.

— A vous-même, monsieur. Il est défendu d'entrer en cet endroit !

— Et pourquoi ?...

— Parce que c'est un lieu maudit !

— Maudit !" murmura Jean.

Mais ce fut dit d'une voix si basse que le vieil homme n'aurait pu l'entendre.

— "Vous êtes étranger, monsieur ?

— Oui, répondit Jean.

— Et, sans doute, vous n'êtes pas venu à Chambly depuis bien des années ?...

— Oui !... bien des années !...

— Il n'est pas étonnant alors que vous ne sachiez point... Croyez-moi !... C'est un bon conseil que je vous donne !... Ne retournez pas au milieu de ces décombres !

— Du traître ?...

— Oui, de Simon Morgaz !"

Il ne le savait que trop, le malheureux !

Ainsi, de l'habitation, dont sa famille avait été chassée douze ans, de cette demeure qu'il avait voulu revoir une dernière fois, qu'il croyait debout encore, il ne restait que quelques pans de murailles, détruites par le feu ! Et la tradition en avait fait un lieu si infâme que personne n'osait plus l'approcher, que pas un des gens de Chambly ne l'apercevait sans lui jeter sa malédiction ! Oui ! douze ans s'étaient écoulés, et, dans cette bourgade comme partout dans les provinces canadiennes, rien n'avait pu diminuer l'horreur qu'inspirait le nom de Simon Morgaz !

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 12 AVRIL 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

Antoine ne parut point chez sa sœur. Il ne quitta pas Malpalu, mais aucun détail, aucun bruit, pas même celui de ses pas dans les couloirs sonores du château, pas même le son de sa voix, ne révéla sa présence à Marguerite. La vieille demoiselle resta tout le temps auprès de la malheureuse mère.

—Ainsi, disait Marguerite, nous ne pouvons rien ?

—J'ai essayé hier de courir ! Je me suis adressée à Pattoche. Il a prétendu ne pouvoir me renseigner.

—C'est le complice d'Antoine.

—Je n'en doute pas.

—Et nous avons laissé ce crime s'accomplir, sans nous y opposer, sans mourir ?

—Qu'aurions-nous pu faire ? Réfléchis. A qui nous adresser en ce pays désert ? par cette neige ? Où aller ? Où chercher ?

—C'est vrai, tu as raison. Nous ne pouvons rien.

—Ah ! comme il avait tout calculé !

—Mais si Julien est mort, on retrouvera son cadavre, on le reconnaîtra sans doute, si déserte qu'elle soit, la forêt est tous les jours traversée par des gardes, par des paysans, par des bûcherons, par des chasseurs. Et mon enfant, mon Dieu, mon enfant !

La tante ne pouvait consoler cette douleur. Celle-ci ne pouvait s'éteindre que par son intensité même. L'angoisse fut grande encore, en cette journée. Marguerite s'attendait qu'on viendrait l'avertir, que Julien serait rapporté, que des paysans accourraient à Malpalu pour y chercher des secours à un enfant mourant. Mais Julien ne fut pas ramené. Les paysans ne vinrent pas.

Dans la nuit qui suivit, Marguerite fut prise d'une fièvre très violente. Elle eut le délire. Tant d'émotions aussi cruelles, arrivant alors qu'elle était si faible, la trouvaient désarmée contre la maladie. Pendant huit jours, elle resta entre la vie et la mort. Enfin elle entra en convalescence. Son premier mot, lorsqu'elle retrouva sa présence d'esprit, fut pour interroger l'infirmier qui l'avait soignée avec le dévouement d'une mère, sans une minute de repos :

—Mon fils ?

Le silence de la vieille demoiselle, silence éploré, fut plus éloquent que tout ce qu'elle aurait pu dire. Marguerite n'en parla plus. Non pas qu'elle fut résignée. Il était facile de voir dans ses yeux qu'une idée fixe la poursuivait. Quand elle se leva pour la première fois elle dit à sa tante :

—Maintenant que je suis guérie et que je puis sortir, je vais me mettre à la recherche de mon enfant.

—C'est ton devoir, dit l'infirmier, et je ne regrette qu'une chose, c'est que mon âge et mes infirmités m'empêchent de te suivre.

Antoine était toujours au château, mais il évitait de voir sa sœur. Marguerite, d'autre part, avait horreur de lui. Ils ne se rencontraient donc jamais. Cependant un matin, Marguerite était à peine levée, que l'on frappa à la porte de sa chambre.

—Entrez !

Antoine parut. Il tenait un journal à la main. Sans un mot il tendit le journal en désignant du doigt un fait divers qu'il avait, du reste, souligné d'un trait au crayon bleu. C'était un journal de Blois ayant paru le matin même. Sous la rubrique : Faits divers, Marguerite lut l'article suivant :

« Un triste accident : Les paysans qui s'en revenaient jeudi du marché de Bracieux ont aperçu un cadavre flotter sur les eaux du Cosson. Ils l'ont repêché avec beaucoup de peine. Le cadavre a été porté à Blois, exposé pendant deux jours et

—Tu vois, dit-il à la fin, je ne t'avais pas menti ! Il se dirigea vers la porte. Un mot de Marguerite l'arrêta, une seconde :

—Je t'en prie, Antoine, par le souvenir de notre père, par le souvenir de notre mère, mon enfant, rends moi mon enfant. Guide moi ! Aie pitié de moi ! Dis moi où je le retrouverai. Et je te pardonnerai tout, entends-tu, tout !

Et plus bas, sa voix étant rauque à force d'émotion :

—Je suis persuadée que tu es l'auteur de la mort de Julien, sans toi Julien vivrait. Eh bien, je te le jure, Antoine, cette mort, je te la pardonnerai si tu me fais retrouver mon enfant.

Il ne répondit pas. Il eut seulement un mouvement d'épaules qui signifiait :

—Je ne sais rien, je n'y peux rien.

—Oh ! tu es inexorable !

Antoine était sorti. Elle s'habilla aussitôt depuis deux ou trois jours les domestiques étaient rentrés à Malpalu : elle fit prévenir le cocher qu'elle voulait sortir. Un quart d'heure après elle traversait le parc en coupé.

—Où faut-il conduire mademoiselle ? avait demandé le cocher.

—Parcourez toutes les avenues de la forêt, dit elle, puis conduisez moi dans toutes les maisons forestières ; ensuite vous m'arrêterez à Mont près Chambord, et nous reviendrons par la forêt jusqu'au château de Chambord.

—Tout cela dans la journée ? mademoiselle n'y songe pas. Il faudrait trois chevaux. Et encore on les crèverait, parlant par respect, mademoiselle.

—Allez, dit-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Elle savait bien que ses recherches dureraient plus d'un jour, mais elle était résolue à y consacrer tout son temps et toutes ses forces. Son enfant c'était sa vie désormais. C'était donc après sa vie qu'elle courait.

—Je le retrouverai, se disait-elle, les yeux brillants, les lèvres serrées, oh ! je le retrouverai, il le faut, je le veux.

Le cocher montait sur le siège. Il eut un claquement de langue et le cheval partit. Les chemins, défoncés par le dégel, étaient très mauvais. Il tombait une pluie très fine et glacée, faite de neige fondue. Le ciel était bas, sombre et lugubre. Sous bois, à chaque poussée du vent, les branches laissaient tomber des gouttes d'eau qui crépitaient comme un bruit lointain de mousqueterie. Derrière le coupé, dans la brume, Malpalu disparaissait.

Où allait-elle ? Au hasard ! Comment dirigeait-elle ses recherches ? Elle n'en savait rien. Comment eût elle pu faire un plan de campagne ? Mais elle considérait l'inertie, en ce cas, comme un crime, et de même que la vieille tante, malgré ses infirmités, avait essayé, de même elle, avec toute l'énergie de sa jeunesse, volait à la découverte, à l'inconnu. Son désespoir la poussait en avant. Elle ne réfléchissait guère, vraiment, à ce qu'elle tentait. Peu lui importait !

Elle fit arrêter la voiture devant toutes les maisons forestières. Parfois le garde s'y trouvait. Elle se nommait. Le nom de Pontalès était connu de toute la contrée. On l'accueillait avec respect. Brièvement le garde répondait à ses questions.

—Mon-ieur, il y a une quinzaine de jours, avez-vous entendu parler qu'un enfant nouveau-né eût été retrouvé dans la forêt ?



C'était le manteau fourré de Julien.....—Page 22, col. 2

reconnu finalement pour être celui d'un jeune et brave officier d'Italie dont on avait annoncé la mort et qui avait disparu depuis longtemps. Les médecins qui ont examiné le corps ont reconnu l'existence d'une blessure récemment ouverte et l'autopsie démontra que la mort était le résultat de cet accident ; cet officier, Julien Rémondet, fils d'un garde de la forêt de Russy, était très connu dans les environs. L'autopsie a révélé également que la mort avait précédé l'immersion, de telle sorte qu'il n'y a pas eu de crime. Comment Julien Rémondet s'est-il noyé ? A la suite de quelles circonstances, peut-être de quel drame et de quelles émotions sa blessure s'est-elle ouverte ? la justice l'ignore et ne le saura probablement jamais.

Quant à l'enfant abandonné, le journal n'en parlait pas. Antoine l'avait regardé pendant qu'elle lisait :

—Non, mademoiselle.

Et le garde, étonné, considérait la jeune femme avec effarement. Elle était surexcitée par la fièvre et il y avait un peu d'égarement dans ses yeux.

—Vous êtes bien sûr ?

—Oh ! mademoiselle, ça n'arrive pas tous les jours que l'on recueille un petit enfant abandonné dans un bois, et quand pareille chose arrive, on s'en souvient tout le long de sa vie.

Elle remerciait, remontait en voiture, et sur le seuil de la porte, pendant que la voiture s'éloignait le garde se disait :

—En voilà une drôle d'aventure !

Lorsque à la maison forestière elle ne trouvait que la femme du garde, elle avait à subir elle-même une série de questions. La femme lui faisait répéter deux fois sa demande et aussitôt levant les mains au ciel :

—Un petit nouveau-né, dans le bois, perdu, abandonné. Est-il Dieu possible ? Ça ne se fait pas ces choses-là ! Jamais il n'y a eu d'exemple dans le pays ! Est-ce que vous ne vous trompez pas, ma bonne demoiselle ? Mais ce serait abominable, si cela s'était passé comme vous le dites.

Elle l'interrompait nerveusement.

—Ainsi, vous ne savez rien ?

—Rien, de rien, ma chère demoiselle, mais l'enfant de qui ? L'enfant de qui ? Donnez-moi au moins des détails.

—Inutile de vous renseigner, puisque vous ne pouvez me guider, disait-elle.

Marguerite s'enfuyait pour échapper aux curiosités. Plus loin, c'était la même scène, et plus loin, et plus loin encore ! Personne n'avait vu l'enfant ! Et elle s'affolait, et maintenant au fur et à mesure que cette course continuait, elle avait assurément l'air d'une insensée.

Des maisons forestières, pas une indication ne lui vint. A Mont près Chambord, rien non plus. Il était tard. Le cheval était éreinté. Le cocher refusa d'aller plus loin. Elle coucha dans une auberge, ne voulant même pas retourner à Malpalu, bien que le château ne fût pas très éloigné. Le lendemain elle repartait. Sur son siège, le cocher grommelait, ne comprenait rien à cette étrange conduite.

—Elle a perdu la tête, la demoiselle !

Dans tout le village de Mont, la nouvelle fut bientôt connue :

—Mademoiselle de Pontalès cherche un enfant abandonné.

Mais personne ne la renseignait. Elle fut une heure après au château de Chambord. Le dégel continuait. Les chemins étaient de plus en plus défoncés. En allant au hameau, le coupé suivait une longue avenue, droite mais assez peu large, qui était parallèle au Cosson. La rivière n'était pas très loin. Parfois même, il était possible d'en apercevoir les bords lorsque la voiture traversait le carefour.

Le Cosson ! Ah ! comme elle pensait à Julien ! C'était dans cette petite rivière si jolie, si inoffensive, roulant doucement ses eaux limpides sur du gravier, en été à peine profonde la plupart du temps de cinquante centimètres, c'était dans cette rivière, grossie par les pluies et les neiges fondues, que son pauvre mari avait trouvé la mort.

Elle fit arrêter la voiture. Elle voulait aller jusqu'à la rivière, en marchant, poussée par je ne sais quel pressentiment. Elle descendit. Elle ne savait guère que là où elle venait de mettre le pied, Julien s'était arrêté, fuyant avec son fils au moment où il avait entendu le pas du cheval d'Antoine lancé à sa poursuite. Elle courut jusqu'au Cosson, comme si les eaux bourbeuses avaient dû lui raconter le secret qu'elle cherchait. Et entre l'endroit d'où elle regardait la rivière et celui où Julien, étouffé par le sang remonté à son cœur, s'était noyé, à peine y avait-il deux ou trois mètres. Elle revint lentement jusqu'au coupé. Quand le cocher l'aperçut, il lui dit en lui montrant du bout de son fouet, des broussailles, dans le bois :

—C'est curieux, mademoiselle, on dirait un homme couché là-bas. Il y a un quart d'heure que je regarde, depuis que mademoiselle est partie et ça ne bouge pas. J'y serais bien allé si je n'avais pas eu peur de quitter mon cheval.

—Un homme ? couché là ? Pourquoi cela la

faisait-il tressaillir ? Elle regarda, elle aussi. Et, bravement, sans se soucier des ronces, elle courut vers ce point noir. Ce n'était pas un homme ! C'était le manteau fourré de Julien, dans lequel il avait enveloppé l'enfant au moment de partir ! Oui, elle en était sûre. Comment ne l'eût-elle pas reconnue ?

—Mon Dieu ! murmura-t-elle, personne ne me dira-t-il ce qui est arrivé ?

Et elle interrogeait les arbres, les broussailles, témoins du drame qui avait amené la mort de Julien, comme si elle avait espéré que ces témoins allaient sortir de leur mutisme pour tout lui révéler. Une pensée soudaine traversa son esprit :

—L'enfant avait été abandonné à cet endroit. Peut-être n'était-il pas loin ! Elle allait retrouver le cadavre.

Alors, penchée sur le sol, elle chercha partout. Et le cocher qui, de l'avenue, suivaient ses étranges mouvements :

—Elle a une araignée, pour sûr, la jeune demoiselle !

Du reste, pas méchant homme, il n'essayait pas d'en apprendre plus long. Il ne songeait qu'à son cheval et voulait le ménager le plus possible. Le cheval d'abord, le reste ensuite. Aucun indice ne pouvait mettre Marguerite sur la piste de ce qu'elle cherchait. Elle revint bientôt. Elle était si défaite que le cocher eut pitié d'elle. Elle avait le visage enflammé. Ses yeux étaient entourés d'un cercle bleu énorme pareil à une meurtrissure.

—Mademoiselle, si nous rentrons à Malpalu.

—Non.

—Mademoiselle a pourtant l'air fatigué.

—Non, vous dis-je.

Alors il crut que si Marguerite n'avait pas pitié d'elle-même, elle aurait sans doute pitié de son cheval.

—C'est que, dit-il, sauf le respect que je dois à mademoiselle, la bête est dans un fichu état

Elle n'entendit pas. Elle était remontée dans le coupé. Alors le cocher reprit les guides, mais il soupira et il laissa tomber sur le cheval un regard de commisération. La voiture, cinq minutes après, arrivait au carrefour des Quatre-Chemins. C'était là que le rétameur Routard s'était arrêté avec sa charrette et son âne. C'était là que Marguerite avait adopté le petit.

Mais Routard n'était plus là, ni la charrette, ni l'âne ; le carrefour était couvert d'une boue liquide de neige et de sable et rien ne vint crier au cœur de la pauvre Marguerite : " Ton fils était ici il y a quelques jours. Il n'est pas mort. De braves gens l'ont adopté. Aie confiance dans l'avenir."

Le coupé traversa le carrefour et un quart d'heure après arrivait devant le hameau de Chambord. Ce hameau se compose de quelques maisons seulement, chaque côté d'une unique rue. Une heure après y être arrivée, Marguerite avait interrogé tout le monde. Sans résultat, hélas ! Pourtant la femme d'un aubergiste lui donna un renseignement qui faillit mettre la jeune fille sur la voie. Marguerite lui demandait, éternelle question qu'elle posait à tous :

—Vous n'avez pas entendu parler d'un tout petit enfant nouveau-né abandonné dans ses langes ?

—Non, avait répondu la femme, mais ce n'est pas au village qu'il faudrait vous adresser. Ici nous ne pouvons rien savoir. Il faudrait interroger les gens qui travaillent en forêt, les bûcherons, les charbonniers, les gardes. Dans la forêt de Russy, il y a souvent des maraudeurs qui passent, s'installent, vivent de rapines et s'en vont. Il y a aussi d'honnêtes gens qui vivent dans leur campement provisoire, ne restent que peu de temps aux environs de chaque village et s'en vont ailleurs. L'été et l'hiver, il y a des faiseurs de corbeilles, des raccommodeurs de porcelaine, il y a des chaudronniers, il y a des rétameurs. Seulement, ma bonne demoiselle, il faut bien vous dire que dans tout ce monde-là, c'est la misère noire. Et vous pensez bien que ce ne sont pas ces pauvres diables qui se seraient chargés d'une bouche inutile. Si l'enfant au maillot avait été trouvé par l'un de ces vagabonds, ou de ces ouvriers ambulants, il aurait été apporté bien vite à Chambord, avec l'espoir qu'après il y aurait une récompense. Voilà mon idée, mademoiselle.

La bonne femme raisonnait juste, mais son raisonnement n'était pas fait pour rendre le courage

à Marguerite. Elle comprit qu'elle se débattrait vainement au milieu de ces ténèbres et qu'espérer plus longtemps lui était défendu. Elle revint à Malpalu.

La tante était dans la plus grande anxiété. Marguerite n'était pas rentrée la veille. L'on croyait à quelque malheur. A quelle redoutable extrémité son désespoir ne pouvait-il pas la pousser ? Quand elle aperçut la jeune femme descendant du coupé, brisée par les angoisses de ces deux atroces journées, elle n'eut que la force de lui ouvrir les bras. Marguerite s'y laissa tomber en pleurant. Elle n'avait pas pleuré pendant ces deux jours, mais son cœur se fonda quand elle revit sa tante chez laquelle elle retrouvait une vive et maternelle affection. Et ce fut à travers des sanglots qu'elle lui dit :

—Tante, je ne l'ai pas retrouvé !

L'infirme ne dit rien. Elle s'attendait à cette nouvelle. Elle se contenta de l'entourer de ses bras, dans une étreinte où elle mit toute son âme. Et parce qu'elle ne voulait pas la laisser ainsi sous l'accablement de son immense douleur, elle lui dit ce mot qui est la consolation des plus grands chagrins :

—Tu as trop souffert. Dieu te doit une revanche.

Et plus bas avec un baiser :

—Espère !

IX

Pendant longtemps, Marguerite attendait vainement qu'un hasard la mît sur la trace de son fils. Il lui semblait impossible qu'il eût ainsi disparu sans laisser de traces et tous les matins elle lisait anxieusement les journaux de Loir-et-Cher et ceux des départements voisins croyant toujours y trouver le renseignement si ardemment désiré.

Au bout de quelques semaines, Antoine avait exigé qu'elle revint habiter Paris à l'hôtel de la rue de Courcelles. Elle avait obéi. Maintenant, malgré le mot de l'infirme, elle n'espérait plus. L'enfant, elle le considérait comme à jamais perdu pour elle. C'était fini. Jamais elle ne le reverrait. Dès lors, peu lui importait de retourner à Paris. Au contraire, elle le désirait presque.

Elle prenait Malpalu en horreur, et la sombre forêt qui recélait dans ses profondeurs le mystère de la mort de son mari et de la disparition de son fils lui causait des frissons d'épouvante. Son sommeil était peuplé de cauchemars. Elle se voyait sans cesse dans les bois à la recherche du petit. Et dans la journée elle était brusquement prise de frissons, sans cause ; elle était obligée de s'étendre sur son lit, toute secouée, claquant des dents. Dans ce château aux sinistres souvenirs, elle serait morte assurément. Voilà pourquoi elle obéit à son frère avec empressement. Paris, ce serait la vie des autres qui la distrairait de la sienne. Ce serait, sinon l'oubli, elle n'oublierait jamais, du moins l'étourdissement.

La tante aimait trop Marguerite, elle sentait trop surtout combien la jeune femme allait avoir besoin de tendresses et d'un cœur où elle s'épancherait pour la laisser partir seule. Et en quittant Malpalu avec la jeune femme, ce fut, certes, une grande preuve d'affection qu'elle lui donna. Malade, infirme presque toute sa vie, elle n'avait jamais quitté ce château. Ce fut un grand changement dans son existence. Elle l'accepta avec résignation.

A Paris, Antoine ne paraissait que rarement devant sa sœur. Il ne voulait point raviver ses souvenirs. Il attendait beaucoup du temps, ce souverain guérisseur. Puis, peu à peu, il la revit plus souvent. L'hiver s'écoula. Le printemps revint.

(A suivre)

A dater du 3 mai prochain, LE
MONDE ILLUSTRÉ sera publié
à seize pages au lieu de douze.